G. GŒTSCHY

LES JEUNES

PEINTRES MILITAIRES

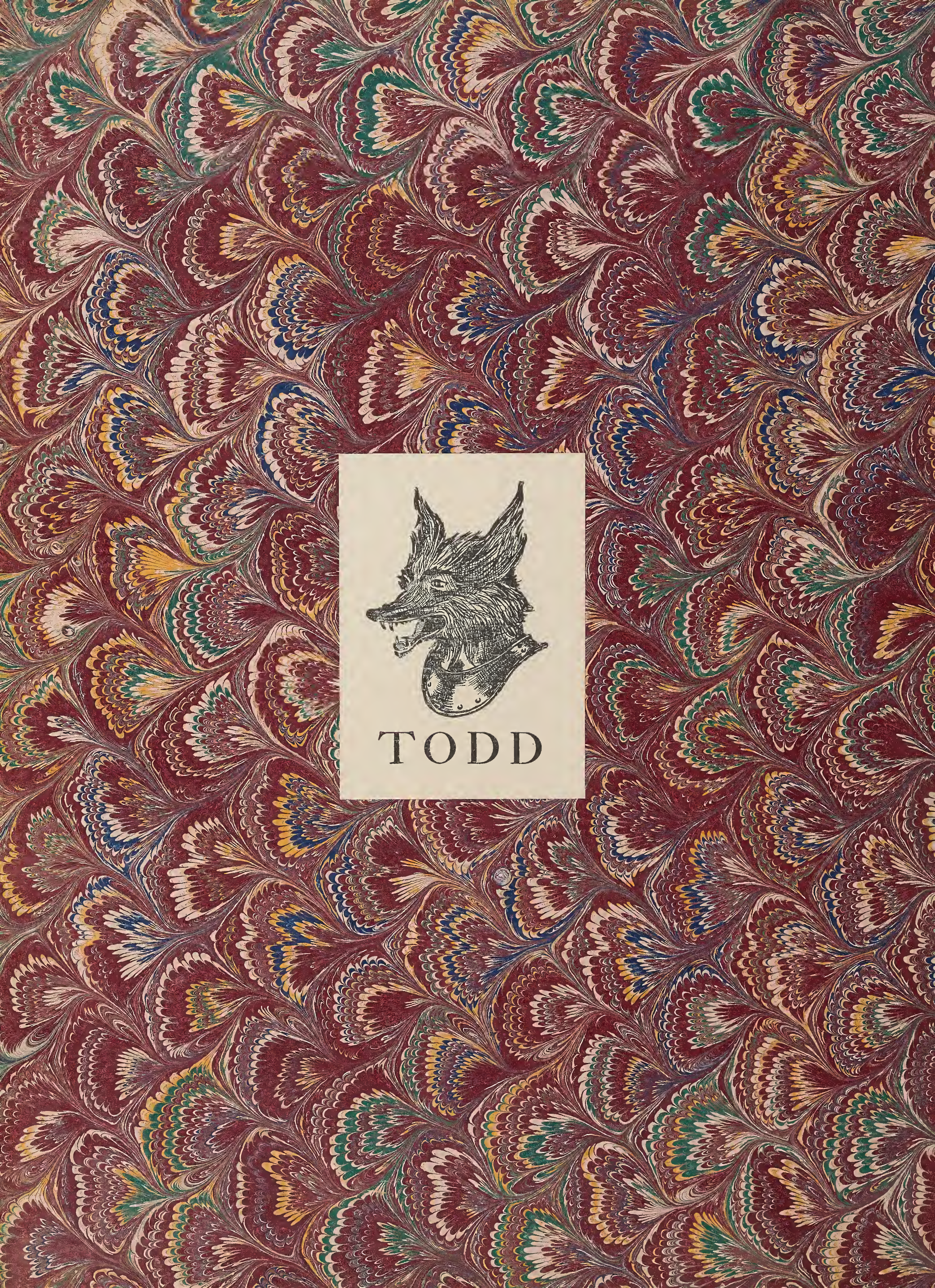
DE NEUVILLE-DETAILLE-DUPRAY

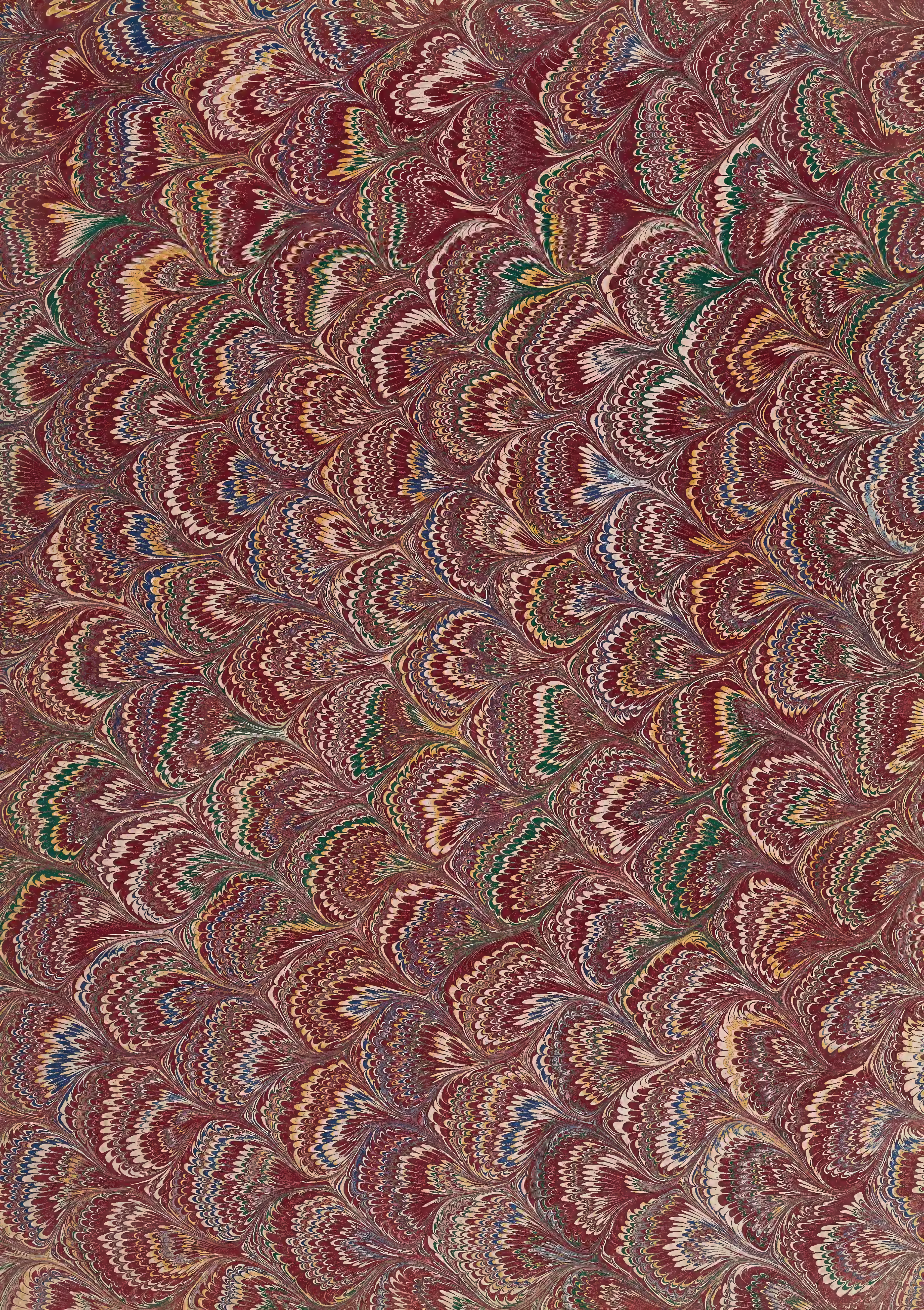


PARIS

Ludovic BASCHET Éditeur

126 BOULEVARD MAGENTA


TODD





LES JEUNES PEINTRES MILITAIRES

IMPRIMERIE BERNARD J^NE 9, RUE DE LA FIDÉLITÉ, PARIS.

GUSTAVE GŒTSCHY

LES JEUNES

PEINTRES MILITAIRES

DE NEUVILLE - DETAILLE - DUPRAY

Préface de E. BERGERAT



PARIS

LUDOVIC BASCHET, EDITEUR

126, Boulevard de Magenta

—

MDCCCLXXVIII

INTRODUCTION



USQU'A nos jours l'art de la peinture militaire n'était alimenté que par la victoire : nous la nourrissons d'une défaite. On ne dira pas que nous vivons dans un âge banal au moins! La guerre franco-allemande de 1870-71, qui nous a pris deux provinces et cinq milliards, nous a donné une école de peintres de batailles. Je ne prétends pas qu'il y ait compensation, mais je constate philosophiquement que cette école, qui devait naître chez les vainqueurs, est éclose chez les vaincus, et je laisse au lecteur le soin de tirer de ce fait telle conclusion qu'il lui plaira.

A priori il faut admettre qu'il n'y a jamais eu et qu'il n'y aura jamais de tableau de bataille proprement dit, attendu qu'une bataille n'est pas une chose que l'on puisse portraire exactement. Les batailles de Raphaël, de Michel-Ange, de Léonard et après eux, de Charles Lebrun, ne sont que des scènes restreintes d'une action qui se déroule hors de la vue et qui demeure insaisissable. Encore ces maîtres avaient-ils la ressource de pouvoir mettre aux prises des groupes d'hommes enchevêtrés dans un mouvement, de tirer parti des poses agressives ou défensives que la lutte corps à corps de l'arme blanche justifie, d'inventer dans l'espèce jusqu'à la fiction décorative et d'agrandir par le style héroïque les gestes des héros du courage personnel, avec leurs membres tendus par la fureur ou contractés par la terreur.

De fort précieuses académies de nu, de superbes morceaux anatomiques, sont résultés de ces recherches, idéales de tous points, et pour lesquels posaient des modèles aux formes parfaites. D'autres maîtres, plus naturalistes, s'étaient rapprochés de la solution de ce problème : donner l'idée d'une bataille. Mais ils la donnaient comme on la donne d'une forêt en peinture, par synthèse et par hypothèse. Salvator Rosa, Aniello Falcone, le Bourguignon, dont les batailles faisaient naître la chair de poule chez ses contemporains, n'ont représenté que des chocs de cavaliers, des passages de ponts ou de défilés, et autres menus accidents pittoresques de la vie guerrière.

Déjà de leur temps ce sujet : une bataille, était intraduisible par le moyen des arts plastiques ; mais il devint plus impossible encore lorsque les armes à feu étendirent, avec leur portée, le damier de ces parties sanglantes et arrachèrent aux luttes humaines l'éclat pittoresque par lequel elles relevaient de l'art. Mettez dans une vaste plaine cent mille hommes bleus d'un côté et cent mille hommes rouges de l'autre, et faites leur tirer pendant une journée, par les canons et les fusils, toute la poudre dont ils

disposent, vous verrez cette plaine s'abîmer peu à peu dans une nuée, et quelque soit le point de vue d'où vous cherchiez à embrasser le tableau, vous ne verrez rien que de la fumée. D'ailleurs, selon les lois de la perspective qui régissent l'illusion picturale, il n'y aurait pour une bataille d'autre point de vue raisonnable que la nacelle d'un ballon ; or dans la situation plafonnante occupée par le spectateur, quel intérêt aurait pour lui un drame vu de haut en bas, dont les personnages ne pourraient offrir à ses regards que des raccourcis à l'infinitésimal, et dans lequel un régiment serait à peu près grand comme l'ongle du petit doigt ? Si vous avez vu au Musée de Bruxelles les singuliers essais, en ce genre, de Pierre Snayers, qui fut le maître de Van der Meulen, vous vous rendrez aisément compte de l'inutilité de toute tentative semblable ou équivalente. Ces guerriers minuscules qui, aux premiers plans, atteignent à la hauteur d'une épingle, font sourire les plus ingénus des visiteurs, et il n'est pas dans les données qu'une bataille fasse sourire. Réfléchissez d'ailleurs à ceci : que, s'il y a mille personnages dans une bataille de Snayers, c'est trop pour un tableau et pas assez pour un combat. Rien ne ressemble à un ouvrage de Snayers comme les batailles de soldats de plomb que les enfants organisent sur une table. J'en dirais bien autant, n'était le respect, de celles de Van der Meulen, son fameux élève. Nous avons au Louvre une vingtaine d'œuvres de ce maître, — qui entre parenthèses semble avoir poussé un peu bien loin la flagornerie du pinceau, puisque tout flamand qu'il était, il a passé sa vie à célébrer les victoires de Louis XIV sur ses compatriotes, — allez étudier ces vingt tableaux et vous resterez convaincu que Van der Meulen n'est au fond qu'un autre Snayers, moins naïf, plus adroit et plus coloriste. Encore la bataille n'est-elle déjà plus pour lui qu'un fond mouvementé à l'apothéose militaire du Roy-Soleil : tout l'intérêt du tableau réside chez Van der Meulen dans les premiers plans, où il étale les belles carrossées de la Cour et les riches cavalcades à la Wouwermans diaprées, luisantes et fastueuses. Je ne puis regarder Van der Meulen sans songer au vers pompeux et ridicule de Boileau :

« Grand roy, cesse de vaincre ou je cesse de *peindre !* »

Ce sont encore des batailles d'hippodrome que celles de Casanova, le frère inglorieux d'un prodigieux aventurier, dont Stendhal a fait le Don Juan moderne. Faut-il vous parler du bon Parrocel, qui donna aux Gobelins de si charmants dessins de hautes lisses, et qui se borna à suivre, dans ses tableaux militaires, les indications de ses devanciers ? Mais venons aux artistes de ce siècle.

Jusqu'à la Révolution française, le héros d'une bataille était le général victorieux. La chair à canon ne comptait pas : elle n'avait ni peintres, ni poëtes. L'homme enrégimenté dans une armée n'était pas un homme, c'était un numéro. On admettait ceci que chacun de ces milliers d'êtres, pensant, aimant, agissant, confondait sa force anonyme dans la force collective nommée le nombre. Une armée était forte de cent mille hommes, comme une machine à vapeur de vingt mille chevaux. Le général seul profitait de l'héroïsme universel. C'était lui qui avait gagné la bataille, lui que l'on célébrait, lui qui résumait toutes les gloires obscures, c'était lui qui vivait de toutes les morts dont se paie une victoire. Le jour où Napoléon Ier inventa de décorer un régiment tout entier, il obéit sans s'en douter à une revendication nécessaire et pressante. Il décora le peuple pour la première fois. Avait-il compris que le peuple est le seul héros de la guerre, que seul il en souffre sans en profiter et qu'en lui seul, s'incarne la douleur ou la joie de la Patrie. Il est permis d'en douter assurément. Mais encore subissait-il l'influence de l'idée moderne. La chair à canon était par lui déclarée égale à la chair à lauriers. Du reste, l'Empereur renégat de la foi républicaine, ne put jamais se dégager entièrement de ses origines : la grande pensée de 89 transpirait sous son manteau impérial comme une sueur d'apostasie; on n'a pas fait impunément ses premières armes dans un temps où le titre de soldat de Sambre-et-Meuse équivalait à celui de maréchal de France.

Le sentiment que je signale ici de l'égalité devant la mort et de la fraternité dans le sacrifice, se fit jour dans l'art, par deux manifestations parallèles. Les gloires du commandement trouvèrent leurs peintres en Louis David, Gros, Gérard, Prudhon, Carle Vernet et leurs émules. L'héroïsme anonyme eut

Charlet et Raffet. A côté du grand empereur et de ses officiers, la conscience populaire plaça le type du *grognard*, type absolument sublime, si l'on y songe, et qui, dans des proportions admirablement équitables, laissait à César ce qui est à César et rendait au peuple ce qui est au peuple. D'une part la grande toile officielle, la page solennelle et historique de l'épopée; de l'autre, l'humble lithographie, l'épisode pittoresque et vivante du fait d'armes, qui deviendra légende. A cette création du grognard, vous mesurez tout de suite le pas énorme que la peinture militaire a fait d'un siècle à l'autre. Charlet et Raffet ont été des créateurs féconds dans un genre éminemment national. C'est eux qui ont le mieux compris le caractère de la bataille moderne et cette substitution du héros multiple, le régiment, au héros individuel, le général, qui la définit. Leur bon sens leur démontra que le combat, avec ses lois stratégiques, ses mouvements tactiques, ses développements d'artillerie à longue portée, est dans son ensemble un tableau aussi impossible à saisir qu'il est ingrat à regarder. Aussi en tirèrent-ils l'épisode, et du même coup la glorification du peuple-soldat. Toute notre jeune école les a suivis, et elle se rattache à eux, qui ne dérivaient de personne, si ce n'est peut-être du vieil aïeul naturaliste Jacques Callot, l'auteur des *Misères de la Guerre.*

Car il y a aussi ce signe philosophique dans les tableaux de bataille que l'on fait aujourd'hui : la guerre n'est pas seulement ce qu'elle était pour l'ancienne société, un enjeu de gloire et d'honneur : elle est aussi une chose triste et pitoyable, elle est le fléau des pauvres gens, elle est la ruine, la mort sinistre dans le pêle-mêle, l'agonie hurlante sous les étoiles. Elle est le dévouement sans récompense, la fatalité invincible de la race humaine; elle est la source de toutes larmes et de toutes douleurs. Notre âge a découvert cette vérité dans les poussières de l'histoire, à savoir, que la plus belle victoire ne rapporte jamais ce qu'elle coûte et qu'un grand homme de guerre est un génie malfaisant, s'il est nécessaire. Quel peintre ou quel poète aurait osé dire cela publiquement au temps où les mêlées n'étaient que jeux de princes ! On le dit aujourd'hui et on le prouve. Les batailles de nos peintres font frissonner et pousser des exclamations d'horreur et de terreur. Hier encore elles n'étaient que des fictions décoratives, d'aimables défilés de beaux costumes et de chevauchées pimpantes. On meurt maintenant dans les batailles; on s'éventre, on s'égorge; les blessures saignent rouge, les visages se convulsent, les membres verdissent, et les chevaux étripés traînent leurs entrailles sur les cadavres écrasés. La voilà la guerre, et je me représente mal, sur un pareil fond d'épouvante, un Louis XIV à cheval, souriant au spectateur, dans un bel habillement doré, et désignant l'ennemi avec son bâton de commandement.

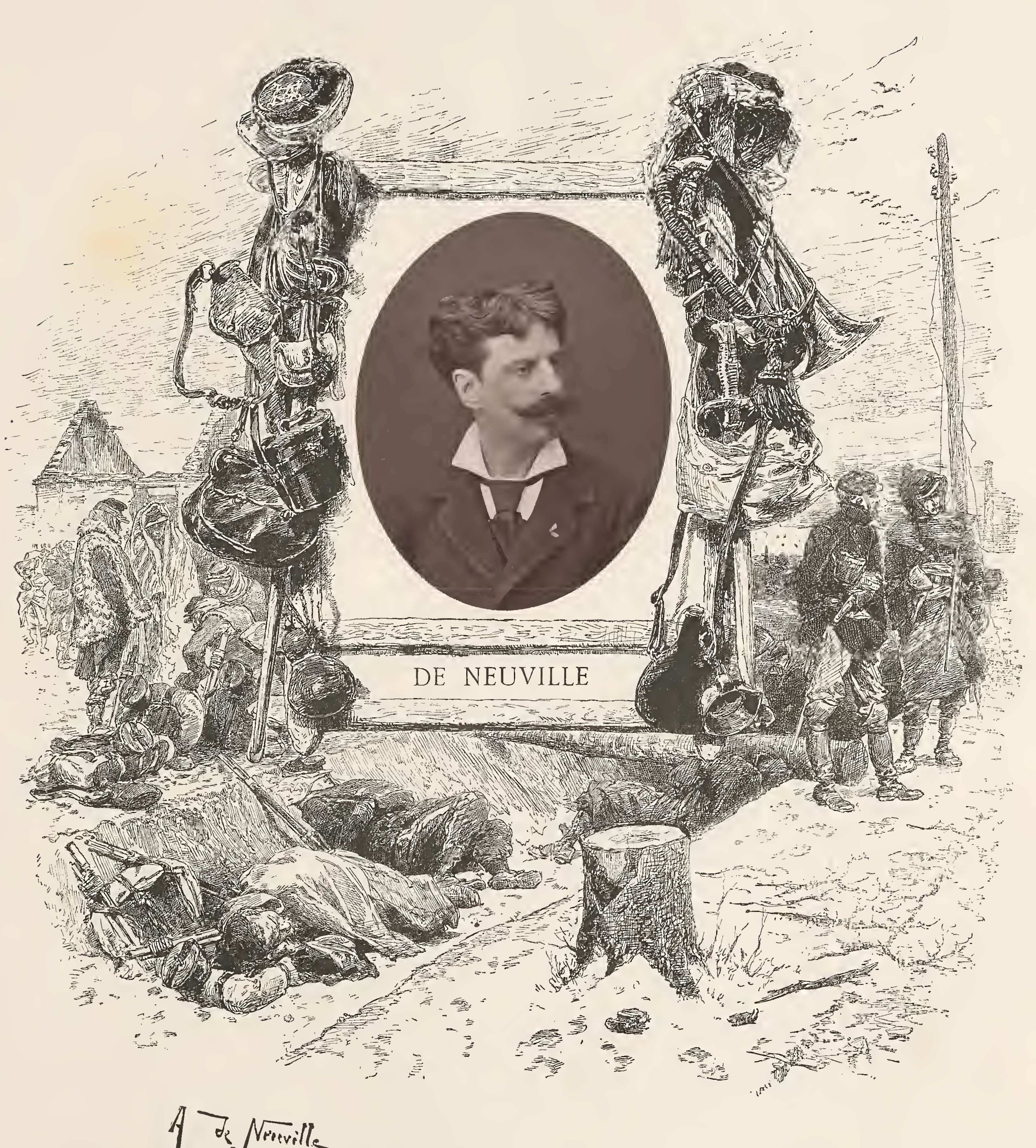
Il est certain qu'avant son regain de 1870-71 la guerre tendait à disparaître des mœurs européennes. La philosophie pratique la poussait peu à peu à l'abîme. Lorsque Louis-Philippe créa le Musée de Versailles, on put croire qu'il y enterrait, avec la peinture militaire, le souvenir de ce qu'elle représentait. Plus on avançait dans l'ère pacifique, moins ce Musée était visité. La gloire d'Horace Vernet déclinait sensiblement, grave symptôme! Elle faisait moins vibrer ce chauvinisme militaire qu'allait remplacer le chauvinisme industriel. Les arts tournaient vers les tableaux de nature, les études d'intimité. Le Code et ses articles allaient suffire à nourrir ce sentiment de dramatisme qui est dans notre sang gallo-romain. Nous commencions à nous occuper de nous-mêmes et de nos affaires intérieures. Les neuf Muses françaises étaient atteintes d'un beau socialisme, maladie généreuse s'il en est, puisqu'elle a son germe dans la solidarité humaine. L'élan était si bien donné, que les guerres de Crimée et d'Italie ne suscitèrent même point un peintre de la valeur d'Horace Vernet. Le pauvre Pils, qui avait un réel talent de peintre, se dévoya à vouloir recueillir le léger héritage de ce maître populaire. M. Yvon, dont le mérite est incontestable, brossa de vastes toiles tourmentées et célébra le zouave à tour de bras sans dépasser la plus honorable moyenne. Pendant ce temps, M. Protais, faisant besogne de précurseur, inventait le sous-officier mélancolique et distingué, qui semble éveillé d'un rêve par la voix du canon. Meissonier nous donnait son Empereur à Solférino, un admirable petit portrait du souverain entouré de son état-major; mais rien de plus au point de vue de la peinture de batailles. J'en dirai autant de *la Campagne de France*, du même maître, l'un des chefs-d'œuvre de l'art au XIXe siècle, assurément. Ces deux ouvrages

n'étaient guère que des produits de la fantaisie d'un génie très-varié de recherches et fort occupé à ce moment-là de l'étude des chevaux et des cavaliers. Mais cette fantaisie avait la portée du pressentiment : elle créait une école à laquelle les événements allaient fournir des matériaux de travail. La guerre éclata, la terrible guerre allemande, guerre de haine et d'envie, guerre de race et de religion tout ensemble, qui a retardé l'avenir de cent ans. Cette fois ce n'était pas pour rire, et il y allait de l'existence même de deux peuples. Toute la jeunesse s'enrôla sous les drapeaux; tous les jeunes hommes s'incorporèrent dans cette masse de défenseurs, nation armée qui est l'armée, et parmi eux ceux qui sont l'objet du présent ouvrage. Ceux-là avaient leur carnet de peintre dans leur sac de mobile. Ils allaient travailler d'après nature et saisir les cent mille profils de la mort. Chacun d'eux a rapporté son œuvre; chacun a fait son butin. Ils ont vu le soldat de tout près, soldats eux-mêmes, et ils l'ont portrait dans l'exercice de son héroïsme journalier. De Neuville a pris le mobile et il l'a fait sien. Detaille s'est approprié les cuirassiers et généralement toute la cavalerie : il y règne en maître. Dupray s'est consacré à la défense de Paris et il en célèbre les épisodes pittoresques. Il excelle à saisir dans leur ressemblance et leur caractère les héros de ce Siége et à les placer dans le cadre de brouillard et de neige boueuse où ils lui sont apparus. Le *moblot* d'Alphonse de Neuville restera dans l'histoire de l'art comme un type décisif et créé de toutes pièces. Il est pour ainsi dire le protagoniste du grand drame franco-allemand, et il résume à lui seul l'effort suprême de la Patrie surprise et appelant à son aide tous ses enfants. Le *cuirassier* de Detaille a la même valeur historique et il sonne le côté épique des disciplines militaires. Ce sont trois maîtres du premier ordre, très-jeunes encore et desquels il faut attendre de nombreux chefs-d'œuvre. Ils ont, à eux trois, regagné toutes les batailles perdues. Mais toute leur originalité réside dans ce secret éternel de l'art : peindre l'homme. Le soldat pour eux n'est pas un être à part dans la Société, il ne forme pas une classe distincte des autres classes. Il est un citoyen, revêtu pour un temps de cette livrée de la Patrie que l'on appelle l'uniforme, et qui apporte à ce service intérimaire des armes, ce qu'il a de courage, d'intelligence et de force personnelles. La liberté donne cette personnalité, dont l'artiste profite, à tous ceux qui tiennent à la main le fusil du soldat ou le vote du citoyen, et les peintres dont il s'agit sont trop observateurs pour n'avoir point fait cette remarque physiologique. Mais qui nous aurait dit que nous ne devrions la découverte de la vraie peinture de batailles qu'à un désastre et qu'une année de défaites nous donnerait ce que quatre cents ans de victoires ne nous avaient pas donné?

Émile BERGERAT.



DE NEUVILLE


DE NEUVILLE
A. de Neuville



DE NEUVILLE



E tous les artistes contemporains, à qui leur rare mérite a valu d'avoir leurs noms inscrits désormais au livre d'or de l'Art Moderne, il n'en est guère de plus renommé et de plus populaire qu'Alphonse de Neuville. J'ajouterai de suite, et pour n'y plus revenir, qu'il n'en est pas de plus sympathique et de plus aimable.

De Neuville est né à Saint-Omer le 31 mai 1836. Il a donc aujourd'hui quarante et un ans ; mais avec son abondante chevelure que n'argente pas un cheveu blanc, sa moustache hardie, sa parole ardente, son geste rapide, son rire sincère et sa svelte prestance de jeune sous-lieutenant de hussards frais pondu par l'Ecole, il en paraît trente à peine. En même temps d'ailleurs qu'il conservait — ce qui est bien — ces précieuses apparences du jeune homme, l'artiste acquérait — ce qui est mieux — les solides qualités de l'homme fait : un esprit sérieux et un tempérament calmé aptes, dans leur maturité puissante, à concevoir de grandes choses, l'expérience et le savoir qu'il faut pour les exécuter. Vingt années d'incessantes productions, de fortes et continuelles études sur nature ; jointe à cela une science approfondie de ce que les sculpteurs appellent, dans leur langage, l'*armature humaine*, ont fait de de Neuville ce qu'il est aujourd'hui : un peintre de race, émouvant, personnel et vrai. Sa pensée peut s'ébattre à l'aise sur la toile sans avoir à redouter de

se voir arrêtée jamais par les hésitations de la palette où les difficultés du dessin ; la main rompue de longue date à toutes les habiletés du métier se prête, en esclave docile, aux mille et une fantaisies de la composition. Le jour où il aura atteint à cette concentration d'effet et à cette harmonieuse unité, qui sont la force et le secret des maîtres, on pourra dire hardiment de lui qu'il est un maître aussi.

Des premières années de de Neuville rien qui vaille d'être conté. Il entre au collége à cet âge heureux où l'on a pour accoutumé d'aller user sur les bancs universitaires sa première culotte, à seize ans il en sort pliant sous le faix des lauriers académiques et nanti d'un diplôme de bachelier sur parchemin battant neuf. Sa famille, riche et bien apparentée, rêvait pour lui les paisibles splendeurs de quelque brillant poste officiel et songeait à le pousser vers le Conseil d'État; mais, aux premières ouvertures qu'elle lui fit de ce projet, il déclara net qu'il se sentait irrésistiblement entraîné vers la carrière des armes et qu'il entendait préparer les examens d'admission à l'École Navale. A quelques temps de là, en dépit de résistances assez vives, il entrait à l'École préparatoire de Lorient.

C'est seulement pendant son séjour dans cet établissement que commence à se manifester sérieusement sa vocation de peintre.

Le professeur de dessin de l'École était M. Duhousset, un excellent homme et un maître habile assez communément connu, dans le monde des aspirants, sous l'appellation familière de Papa Duhousset. M. Duhousset eut bien vite remarqué les étonnantes dispositions pour le dessin de son nouvel élève. Quelques croquis faits de chic, mais enlevés avec une dextérité de main et une verve surprenantes, achevèrent de le convaincre qu'il y avait chez de Neuville l'étoffe d'un véritable artiste. Il s'attacha, dès lors, plus particulièrement à lui. Chaque matin il venait le prendre au saut du lit et l'emmenait au polygone de l'artillerie de marine : là il lui enseignait les lois de la perspective et lui faisait étudier la nature. Jamais plus attentif et plus complaisant professeur ne rencontra élève plus docile et plus zélé. En peu de mois de Neuville avait fait de si étonnants progrès que le papa Duhousset ne put se retenir de lui dire un jour, avec un accent prophétique qu'on ne lui avait jamais connu : « Quoique tu fasses, rappelle-toi que tu ne seras jamais qu'un peintre. » La prédiction s'est réalisée.

Son année de *spéciales* terminée, de Neuville boucle sa valise, court remercier son digne professeur et retourne à Saint-Omer. Mais les dispositions de la famille avaient changé. Au premier espoir qu'il exprime

de son admission à l'École Navale on répond par un refus formel de l'y laisser entrer. Bien fixé désormais sur la voie qu'il entend suivre et décidé, *in petto,* à ne pas faire mentir la prophétie de M. Duhousset, de Neuville se laisse facilement convaincre, renonce aux chances de l'aiguillette et consent à faire ses études de Droit. Il gagnait à cela quelques bonnes années de tranquillité et de répit, pendant lesquelles il allait pouvoir se livrer, tout à l'aise, à ses études favorites.

Le voilà donc en route pour Paris. Il se loge dans le Quartier Latin, se fait inscrire aux cours les plus suivis, n'assiste pas à un seul, et prend tous les trois mois ses inscriptions avec une irréprochable ponctualité. Le reste du temps — c'est-à-dire le temps tout entier, — il le passe à l'École Militaire ou au Champ-de-Mars, occupé à croquer sur le vif les petits troupiers qui manœuvrent, à étudier leurs gestes, leurs attitudes, leurs allures; sitôt qu'a sonné la breloque à se mêler à leurs groupes, à se faire conter les histoires de régiment et finalement, à payer, à la satisfaction générale, un nombre incalculable de *tournées.*



Au bout des trois années réglementaires il avait terminé son droit — Dieu sait comme! — moins la thèse cependant, que, par peur du Conseil d'Etat, il avait évité soigneusement de passer. Grande joie de la famille! Encore un pas et l'administration va ouvrir ses portes toutes grandes au futur maître des requêtes! Hélas! cette joie dure peu : le lendemain même de son arrivée de Neuville brûle ses vaisseaux et déclare à la famille consternée qu'il entend se consacrer tout entier à la peinture. Pendant une année parents et amis tentent vainement de combattre cette résolution funeste : de Neuville tient bon et se contente de répondre qu'il sera peintre ou rien.

Il fallait bien en passer par là : cependant, avant d'abandonner son fils au démon du barbouillage, M. de Neuville père — homme d'un esprit éclairé et d'un grand sens — M. de Neuville, dis-je, veut au moins savoir si l'enfant terrible a quelque chance de réussir dans la pitoyable carrière qu'il va embrasser. Il s'embarque donc un matin avec lui pour Paris et tous deux s'en vont frapper à la porte de l'atelier de M. Bellangé.

Le peintre de la *Revue au Carrousel* était dans un jour de méchante humeur. Il laissa à peine aux visiteurs le temps de s'expliquer, jeta sur les croquis qu'on lui présentait un regard distrait et s'adressant au jeune homme : « Vous voulez, dit-il, faire de la peinture, et vous venez me demander mon avis; mon avis le voici : sur cent peintres qui usent leur vie devant leur chevalet il en est dix à peine qui ne meurent pas de faim, et sur ces dix-là il n'en est pas un d'heureux. Croyez-moi, mon garcon, retournez en province, mangez chaud, buvez frais, renoncez à la chimére et prenez quelque bon emploi qui vous fasse vivre ignoré, mais tranquille.»

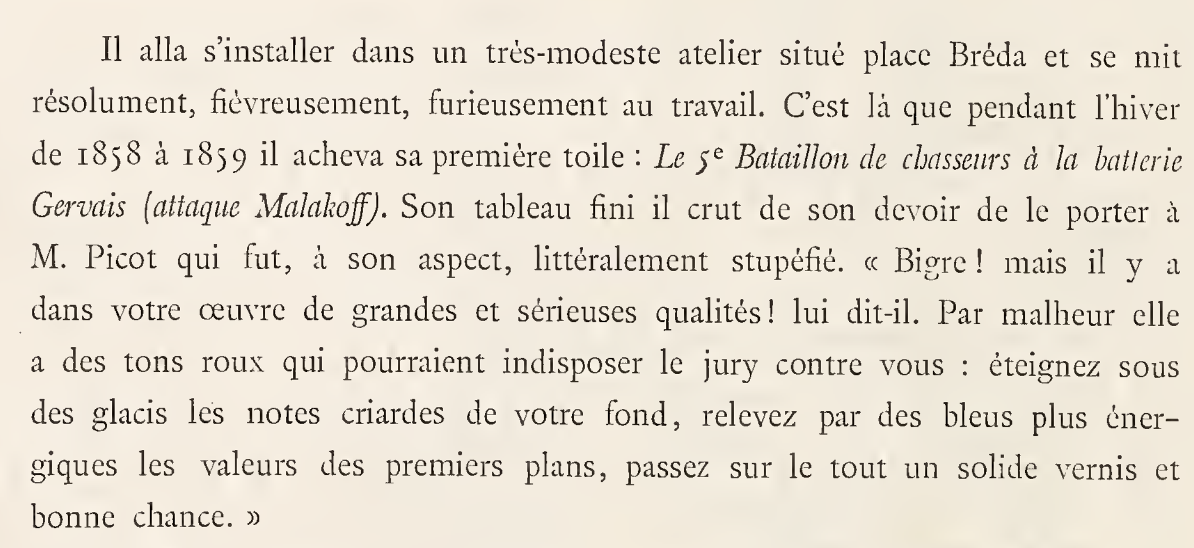
De l'atelier de Bellangé, le pére et le fils ne firent qu'un bond jusqu'à celui de M. Yvon qui tenait déja boutique achalandée de peinture officielle. M. Yvon écouta gravement les deux visiteurs en caressant sa barbe — qu'il a trés-belle — examina attentivement les croquis et les rendit à de Neuville

en lui disant : « Dans tout cela je ne vois rien qui soit l'indice de dispositions sérieuses : je doute fort que vous fassiez jamais de la bonne peinture militaire. Croyez-moi, retournez en province. »

Le début était peu engageant : à quelques jours de là, cependant, de Neuville — qui croyait à son étoile — entrait dans l'atelier de M. Picot, où voisinaient Henner, Ulmann, Vibert, Berne-Bellecour, et d'autres talents en herbe, célèbres aujourd'hui.

Le père Picot, lui aussi, jugea de Neuville indigne de faire de la peinture et le mit dédaigneusement aux études au fusain. A la troisième étude, de Neuville désertait l'atelier pour n'y plus revenir.

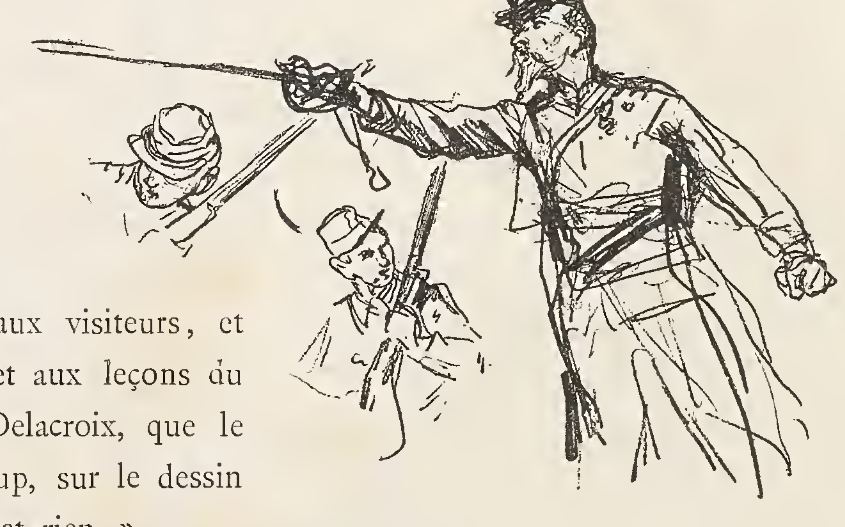
Je sais plus d'un artiste à qui tant de déboires eussent fait perdre tout courage. De Neuville, lui, est de la race des tenaces et des forts ; sur ceux-là le découragement ne saurait mordre ; loin de les abattre la mauvaise fortune les aguerrit et les trempe d'un plus solide acier.



Il alla s'installer dans un très-modeste atelier situé place Bréda et se mit résolument, fiévreusement, furieusement au travail. C'est là que pendant l'hiver de 1858 à 1859 il acheva sa première toile : *Le 5e Bataillon de chasseurs à la batterie Gervais (attaque Malakoff).* Son tableau fini il crut de son devoir de le porter à M. Picot qui fut, à son aspect, littéralement stupéfié. « Bigre ! mais il y a dans votre œuvre de grandes et sérieuses qualités ! lui dit-il. Par malheur elle a des tons roux qui pourraient indisposer le jury contre vous : éteignez sous des glacis les notes criardes de votre fond, relevez par des bleus plus énergiques les valeurs des premiers plans, passez sur le tout un solide vernis et bonne chance. »

Après cette opération « mirifique et tinctoriale » *la batterie Gervais* représentait assez exactement ce que Détrimont appelait « une matelotte de chasseurs au vin bleu. » Grâce à sa composition intéressante et à de remarquables qualités de mouvement, elle emporta cependant, au Salon de 1859, une troisième médaille.

A cette époque de Neuville reçut de Delacroix, — au déclin hélas ! de son admirable carrière — de précieux encouragements et d'utiles conseils. Déjà, avant d'envoyer son tableau au Salon, il l'avait humblement soumis aux critiques de l'illustre maître. Ce dernier engagea son jeune confrère à le venir parfois visiter. Vous pensez que de Neuville ne s'en fit pas faute ! Maintes fois il eut le rare bonheur de passer des heures entières dans cet atelier, dont la porte demeurait impitoyablement fermée aux visiteurs, et d'assister, silencieux et recueilli, aux travaux et aux leçons du maître. « Rappelez-vous, lui disait souvent Delacroix, que le dessin du mouvement l'emporte, et de beaucoup, sur le dessin de la forme ; sans le mouvement la forme n'est rien. »



C'était là un de ces aphorismes familiers à l'auteur du *Massacre de Scio*, une de ces hérésies damnables qui faisaient se dresser sur son crâne académique les cheveux du père de la *Stratonice !*

SALON DE 1875

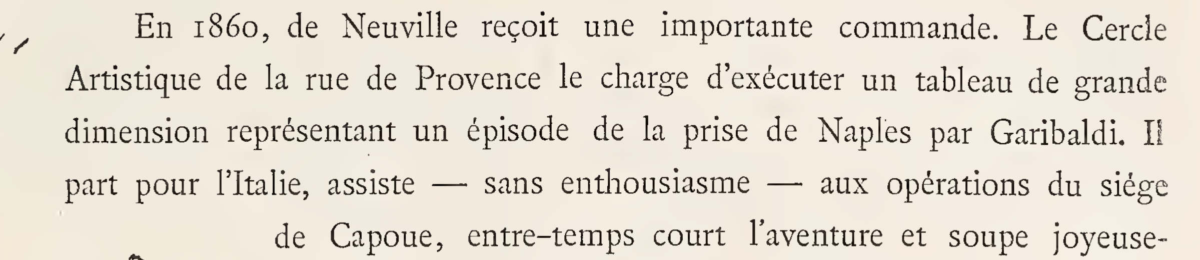
—

Attaque par le feu d'une maison barricadée et crenelée (Villersexel)



Peint par A. de Neuville

Photogravure Goupil & Cie



En 1860, de Neuville reçoit une importante commande. Le Cercle Artistique de la rue de Provence le charge d'exécuter un tableau de grande dimension représentant un épisode de la prise de Naples par Garibaldi. Il part pour l'Italie, assiste — sans enthousiasme — aux opérations du siége de Capoue, entre-temps court l'aventure et soupe joyeusement, avec les aspirants de la marine anglaise sous les tonnelles de vignes folles qui bordent le golfe de Naples, et finit par brosser en six semaines une assez mauvaise toile de quinze pieds de long. Elle flottait dernièrement, en très-piteux état, à la devanture d'un brocanteur, dans une des rues les plus fréquentées de Paris.

En 1861, l'artiste envoyait à l'Exposition ses *Chasseurs de la Garde à la tranchée du Mamelon-Vert*, morceau militaire bien conçu et solidement peint, qui obtint une seconde médaille. De ce moment, de Neuville commence à attirer sur lui l'attention sérieuse de la critique et prend une place importante dans les rangs des peintres militaires. C'est un talent en passe de devenir célèbre et avec lequel il faudra désormais compter.



Les débuts de de Neuville avaient été des plus brillants. Deux médailles, obtenues coup sur coup, l'avaient mis hors concours et de toutes parts lui arrivaient des encouragements et des éloges; mais l'acheteur se faisait tirer l'oreille et les commandes étaient rares. « Trop de fleurs! » aurait dit Calchas. Notre artiste dut se lancer, pour vivre, dans l'illustration. D'emblée il y réussit merveilleusement, et devint, en peu de temps, l'un de nos illustrateurs les plus féconds et les plus goûtés. « M. de Neuville — disait M. de Saint-Victor à *la Liberté* — a dessiné des myriades de sujets et pioché des hectares de bois pour les publications illustrées, aucun artiste dans ce genre, après Gustave Doré, n'a eu la main si rapide et l'improvisation si féconde. »

Et de fait, il n'est guère de publication moderne qui n'ait gardé l'empreinte de son imagination puissante et prompte, de sa fertile inspiration, de sa science approfondie du type et du costume. On palissaderait les murs de la maison Hachette, de la cave au grenier, avec les innombrables planches que son prestigieux crayon a enfantées pour elle; la collection des dessins qu'il a signés

au *Tour du Monde* fournirait la matière de cinq ou six gros volumes, et une seule de ses œuvres, l'*Histoire de France* de M. Guizot, suffirait à la réputation de plus d'un artiste. L'ouvrage de M. Quatrelles, *A coups de fusils*, est le dernier qu'il ait illustré : c'est une belle et bonne œuvre artistique, qui fut en librairie le succès de l'hiver dernier.

Sitôt qu'il pouvait échapper aux étreintes de l'illustration, de Neuville revenait à sa chère peinture. En 1864, un important tableau, *l'Attaque des rues de Magenta par les chasseurs et les zouaves de la Garde.* — Une toile qui avait le diable au corps ! — obtenait un succès très-vif et très-mérité et lui était acheté par l'État pour sa ville natale.

En 1866, *Une sentinelle de zouaves*, œuvre d'un caractère plus intime et qui fait déjà pressentir sa dernière manière, lui attirait l'éloge unanime de la critique.

En 1867, il envoyait au Salon *la Bataille de San Lorenzo*, au Mexique. Il y a sur ce tableau une anecdote amusante, que je tiens du peintre lui-même, et que je veux vous conter.

Les portes du Palais de l'Exposition étaient fermées et *la Bataille de San Lorenzo* était rentrée à l'atelier invendue, lorsqu'un beau matin de Neuville reçoit la visite d'un Turc ventripotent et respectable, surmonté d'un fez authentique. Le Turc tire flegmatiquement un mètre de sa poche, va droit à la toile, la mesure de long en large, revient au peintre et lui dit : « Monsieur, j'ai reçu mission d'acheter au Salon de cette année un sujet de femme nue dont on m'a très-strictement fixé les dimensions; j'ai pris mesure, avec un soin extrême, de toutes les nudités exposées : ces dimensions je ne les ai rencontrées nulle part, votre tableau, au contraire, me les donne très-exactement : voulez-vous me le vendre ? » De Neuville vendit au Turc *la Bataille de San Lorenzo* et... il en rit encore.

Au Salon de 1868, l'État achète à l'artiste, pour le Musée de Lille, *les Chasseurs à pied traversant la Tchernaïa.* Cet excellent tableau, dont les lithographies foisonnent encore aujourd'hui à la vitrine des marchands d'estampes, fut un de ceux devant lesquels le public s'arrêta le plus cette année-là. Pour moi, il m'intéresse à un double titre : il atteste d'abord chez son auteur un progrès très-sensible, de plus, il indique chez lui une préoccupation nouvelle. L'ardente mêlée ou (comme dans *l'Attaque des rues de Magenta*, par exemple), viennent se fondre les bataillons, où tout se heurte, se choque, se bouscule et s'étreint, ne l'attire plus comme autrefois. Il suit la tendance moderne, qui, en peinture comme en littérature, pousse l'anecdote à se substituer à l'histoire. Il cotoie le champ de bataille, que les armes à longue portée ont élargi, cherche le soldat isolé, s'attache aux petits groupes, les suit



aux avant-postes, aux grand-gardes, dans la tranchée. Il ramène son sujet à des proportions plus simples pour étudier de plus près les allures et la physionomie du troupier en campagne. Jadis l'épisode était relegué dans un coin du tableau, et la bataille occupait, au plein de la toile, la place d'honneur; aujourd'hui les rôles sont changés, cette place, l'épisode, la prise et la bataille est derrière. C'est la guerre envisagée sous un aspect à la fois plus intime et plus moderne, telle que l'ont décrite Balzac et Sthendal, telle que l'a dépeinte Raffet dans ses admirables dessins de la campagne de Rome. *Les Chasseurs de la Tchernaïa* annoncent *les Dernières Cartouches* et *Villersexel :* le clairon assis à califourchon sur la pointe de la barque représente l'insouciante bravoure, le courage « bon enfant » du troupier français dans la victoire, comme plus tard le petit chasseur de Balan en dira la stoïque résignation et la sombre énergie dans la défaite.



Pour arriver à ce degré d'intensité et d'émotion qui confond les espèces et donne au tableau de genre l'importance du tableau d'histoire, il ne manque plus au peintre que d'avoir vu.

Hélas ! l'occasion s'en présente trop vite !

La guerre éclate. De Neuville sert quelque temps comme officier du génie auxiliaire, puis est attaché comme officier d'ordonnance à l'état-major du général Callier. Il assiste aux divers engagements qui ont lieu au nord de Paris, et parcourt les champs de bataille du Bourget et de Champigny. La guerre — la terrible, la vraie — lui apparaît dans toute sa réalité brutale et sa stupide horreur. Les moblots en guenilles qui suent la fièvre et grelottent le froid, pieds nus dans la neige; le cri des blessés, le râle des mourants, la solennelle rigidité des cadavres, tout cela frappe son imagination et creuse en son esprit un profond et douloureux sillon. Le spectacle de tant de navrantes misères élève son talent et le dramatise. Nul désormais ne tracera sur la toile d'une main plus sûre quelqu'une des pages de notre sombre histoire.

Le Bivouac devant le Bourget (salon de 1872) ouvre la série de ses nouvelles productions militaires. C'est un excellent morceau, d'une observation très-juste et d'une réalité intense. Tous ces bonshommes là, on le sent, ont été copiés sur nature; c'est vivant et vrai. (Ce tableau est au Musée de Dijon).

Puis viennent *les Dernières Cartouches à Balan* (1873). Le long retentissement causé dans le monde

artistique par cette œuvre de premier ordre, n'est pas encore apaisé. La décrire serait inutile après que le bois, le burin, la lithographie, la photographie, l'imagerie d'Epinal, et même le théâtre, se la sont disputée. On la croise à chaque coin de rue ; dans les villages, au-dessus de la cheminée, entre le portrait d'Ab-del-Kader et l'horrible attentat de Fieschi, elle a remplacé *la Prise de Constantine*, de Vernet, ou *la Gorge Malakoff*, d'Yvon. Elle est de celles qui suffisent à rendre un artiste populaire, et le mènent droit à la postérité. Cet émouvant fait d'armes a valu la croix à de Neuville.



En 1873, *le Combat sur la voie ferrée*, avec son bois où crépite la fusillade, son lieutenant blessé montrant d'un geste énergique le point de l'action, son tas de mobiles — ceux qui restent — s'en allant à la mort, crânes et résolus, son grand Prussien barrant la voie. En 1874, *l'Attaque par le feu d'une maison barricadée à Villersexel*, que Paul Mautz appelait un « maître tableau » la meilleure toile peut-être du peintre, tant elle a de solidité dans la forme, d'unité dans la composition, de grandeur dans l'effet ! En 1877, *la Passerelle de la gare de Styring*, grande composition où se trouvaient réunies toutes les qualités de l'artiste, mais pourtant un peu rousse et confuse.

Citerai-je encore vingt toiles enlevées de l'atelier aussitôt que séchées et qui n'ont pu se produire aux divers Salons ! *La Tranchée* où dorment d'un sommeil de plomb, sous les âpres morsures de la bise et devant un feu qui s'éteint, un officier de mobiles et sept hommes, tandis que la sentinelle, l'œil au guet et l'oreille attentive, fouille du regard la plaine immense et neigeuse qui s'étend devant elle ? *Le Combat sur les toits*, qui fut longtemps exposé chez Goupil ? *des Prisonniers prussiens dans l'église de Villersexel*, très-pittoresques de poses et de mouvements et d'une vérité de types surprenante ? *les Tirailleurs dans les Genêts*, toile pleine de lumière et toute ensoleillée ? Le soldat qui épaule au premier plan a la vigueur et la justesse d'un Meissonier.

Et d'autres encore qu'il me faut renoncer à énumérer.

Malgré le très-grand et très-légitime succès qu'il y obtient, le talent de de Neuville ne se cantonne pas dans la peinture de batailles. Des longues excursions qu'il entreprend chaque année au bord de la mer pour se reposer de ses travaux, il rapporte des études où la nature et les personnages sont largement et énergiquement traités, tantôt dans la note des belles et poétiques pêcheuses de Feyen-Perrin, tantôt à la façon des robustes paysannes de Millet. Son mâle et puissant talent s'entend bien à rendre ces scènes de l'Océan, si grandes dans leur simplicité. Son exécution dramatique, parfois un peu violente, est bonne à cela. On a de lui un *Cabestan* qui est une belle œuvre dans le genre et sa *Récolte du Varech*, qui parut au Salon la même année que *le Combat sur la voie ferrée* est, en tous points, un excellent morceau de peinture. « Remarquez, disait M. Paul de Saint-Victor, la silhouette presque grandiose de la femme au mouchoir rouge qui tient sa gerbe de plantes marines serrée dans un pan de son tablier et le mouvement

SALON DE 1873

—

Les dernières Cartouches

Défense d'une maison cernée par l'ennemi



Peint par A. de Neuville

Photogravure Goupil & Cie

si juste et si large de celle qui se baisse pour les ramasser. Le fond de vagues bouillonnantes, dont les écumes fouettent la plage, est un fier raccourci de marine. Il en sort des bouffées de vent... »

De Neuville travaille ferme et poursuit, sans repos ni trêve, l'importante et souvent pénible tâche qu'il s'est imposée d'être l'historiographe de la guerre de 1870. Pour la mener à bien il n'est rien qui lui coûte : il y emploie toutes les ardeurs de sa nature, toute l'ingéniosité de son esprit, tous les ressorts de son activité, toutes les ressources de sa bourse. L'histoire suivante en fait foi :

Au lendemain de la guerre, il fit rencontre d'un artiste bien connu, l'excellent graveur et fusainier Bœtzel. Bœtzel était en compagnie d'un sien ami qu'il lui présenta. C'était un de nos braves officiers de l'armée du Rhin. Blessé et fait prisonnier après Sedan, il revenait de captivité. La conversation suivant sa pente naturelle, on en vint bientôt à parler batailles. L'officier se mit alors à conter, avec cette simplicité saisissante de l'homme de métier, un épisode émouvant dont il avait été le témoin.



Quelques heures avant la reddition de Sedan, des officiers et des soldats de toute arme se trouvèrent cernés dans le village de Balan par le gros de l'armée prussienne. Décidés à s'y faire tuer plutôt que de se rendre, ils se barricadèrent dans les maisons qui restaient encore debout, et là, enveloppés par le feu de l'ennemi, ils lui tinrent fièrement tête, jusqu'à ce que la dernière cartouche fût brûlée et le dernier homme à terre.

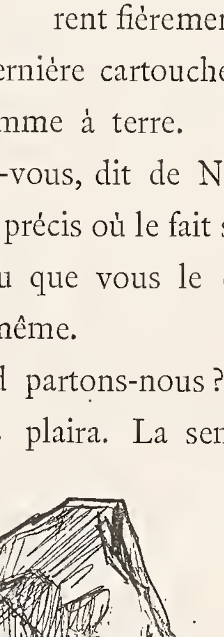
— Pourriez-vous, dit de Neuville, me désigner l'endroit précis où le fait s'est passé ?

— Pour peu que vous le désiriez, je vous y conduirai moi-même.

— Accepté. Quand partons-nous ?

— Quand il vous plaira. La semaine prochaine, si vous voulez ?

— La semaine prochaine, soit.



On prend jour et les voilà partis. Ils parcourent en tous sens les ruines de Balan, et du haut en bas visitent les maisons abandonnées. De Neuville a la fièvre. Il ne cesse d'interroger son guide et d'entasser étude sur étude et croquis sur croquis. Sa besogne terminée, il revient au galop à Paris.

Pendant un mois il le sillonne en tous sens, rapportant chaque soir à son atelier des costumes militaires, des armes, des meubles, des tentures, etc., puis il s'enferme et on ne le voit plus sortir.

Plusieurs jours durant, les voisins furent mis en émoi par des bruits étranges, de sourds craquements,



des détonations, le fracas des armes que l'on brise. Le premier visiteur qui franchit le seuil de l'atelier recula frappé d'épouvante. Les murs en étaient écorchés par les balles, les meubles brisés, la porte arrachée de ses gonds et ouverte à coups de hache; les fenêtres, avec leurs vitres brisées, pendant hors de leurs cadres; les rideaux en lambeaux, les papiers déchiquetés, le plancher couvert de débris; au milieu d'une épaisse fumée et dans une atmosphère suffocante de poudre, de Neuville, l'œil en feu et les cheveux en désordre, peignait le petit chasseur des *Dernières cartouches!*

— « L'atelier, me disait-il, est encore dans l'état où je le mis à cette époque. Bien que depuis longtemps je ne l'habite plus, je ne puis me résoudre à m'en séparer. Il m'a porté bonheur. C'est là que j'ai fait aussi *le Combat sur la voie ferrée* et *Villersexel*. Il me rappelle mes premiers succès. De temps en temps j'y vais faire un petit pèlerinage. »

C'est ainsi qu'il travaille, poursuivant courageusement son but.

Maintes fois déjà on a tenté de l'en écarter. « Pourquoi, lui disait un jour un auteur dramatique célèbre, évoquer sans cesse les souvenirs d'un douloureux passé? Ne vaudrait-il pas mieux essayer d'oublier et de faire oublier? — Souvenons-nous, au contraire, répondit de Neuville, et faisons que ceux-là justement se souviennent qui voudraient oublier! »

Chaque année il quitte Paris et va visiter nos champs de bataille. Il s'installe au village le plus proche, fait jaser les payans, écoute religieusement les patati et les patata des commères, se fait conduire aux endroits qui ont été les témoins de quelque drame émouvant, étudie, dans leurs moindres détails, la disposition des paysages et les accidents du sol. Il n'y a pas de temps à perdre car, insensiblement, l'aspect des lieux se modifie et les vestiges — comme les souvenirs! — s'effacent. Aussi tous les jours il est à l'ouvrage. Parfois il fait de précieuses découvertes, parfois il rentre bredouille de cette chasse au chef d'œuvre, parfois encore il lui arrive de plaisantes mésaventures dont il rit lui-même... plus tard.



Un jour les habitants de Villersexel le voyant occupé à peindre, « à tirer des plans » comme disent les paysans, le prennent pour un espion prussien et courent le dénoncer à la gendarmerie. Pandore accourt, l'appréhende au collet et comme il n'a pas de papiers, l'invite à le suivre chez le juge de paix du canton. Voyez-vous d'ici de Neuville obligé de traverser à pied, derrière la maréchaussée, la haie des habitants accourus de tous les points du village pour le saluer au passage d'épithètes bien

senties! Heureusement le juge de paix est un ami des arts, il reconnaît le peintre et le fait relâcher immédiatement en le priant d'agréer ses excuses et celles de la gendarmerie.

Quant à Pandore, honteux et confus de sa méprise, il demande en grâce à son prisonnier d'accepter sa monture pour retourner au village, et triomphalement juché sur Cocotte, suivie de son propriétaire, de Neuville apparaît bientôt aux Villersexellois stupéfiés.

Il est rare d'ailleurs qu'il voyage seul. Le plus souvent c'est avec Detaille, son plus intime et son meilleur ami — un beau talent dont nous parlerons ici tout-à-l'heure — qu'il entreprend ses pieux pélerinages. Les deux artistes, qui logent aujourd'hui porte à porte, après avoir habité six mois ensemble, sont unis par les liens de la camaraderie la plus étroite. Detaille, qui est la régularité et la ponctualité même, est le Mentor de l'association : c'est lui qui règle les dépenses, fixe les heures de départ, prend les billets et fait enregistrer les bagages. De Neuville l'appelle la *Sagesse des Nations* et le plaisante parfois sur ses qualités de ménagère; au fond il en a peur et l'admire.

De Neuville habite rue Legendre, tout près du boulevard Malesherbes, un charmant hôtel qui confine à la luxueuse demeure que fait achever en ce moment le maître Meissonier. — Son atelier est vaste et sérieux, d'un agencement simple et sévère, ainsi qu'il convient à un peintre de batailles, rempli jusqu'au faîte des choses de sa profession. Il y a là des képis brûlés par la poudre, des capotes mises à jour par les balles, et des débris d'armes qui éveillent de tristes pensées.

C'est de cet atelier que sortiront encore bien des œuvres émouvantes, qui « seront — ainsi que l'a dit M. About — classées un jour avant les meilleures toiles d'Horace Vernet. »



DESSINS & CROQUIS


A. de Neuville









Je vous envoie, mon cher
Goetschy, le catalogue de
mes œuvres, autant que
j'ai pu les retrouver. Il
y a dans le nombre beau-
-coup de petits tableaux à
un ou deux personnages;
j'ai souligné les plus
importants.

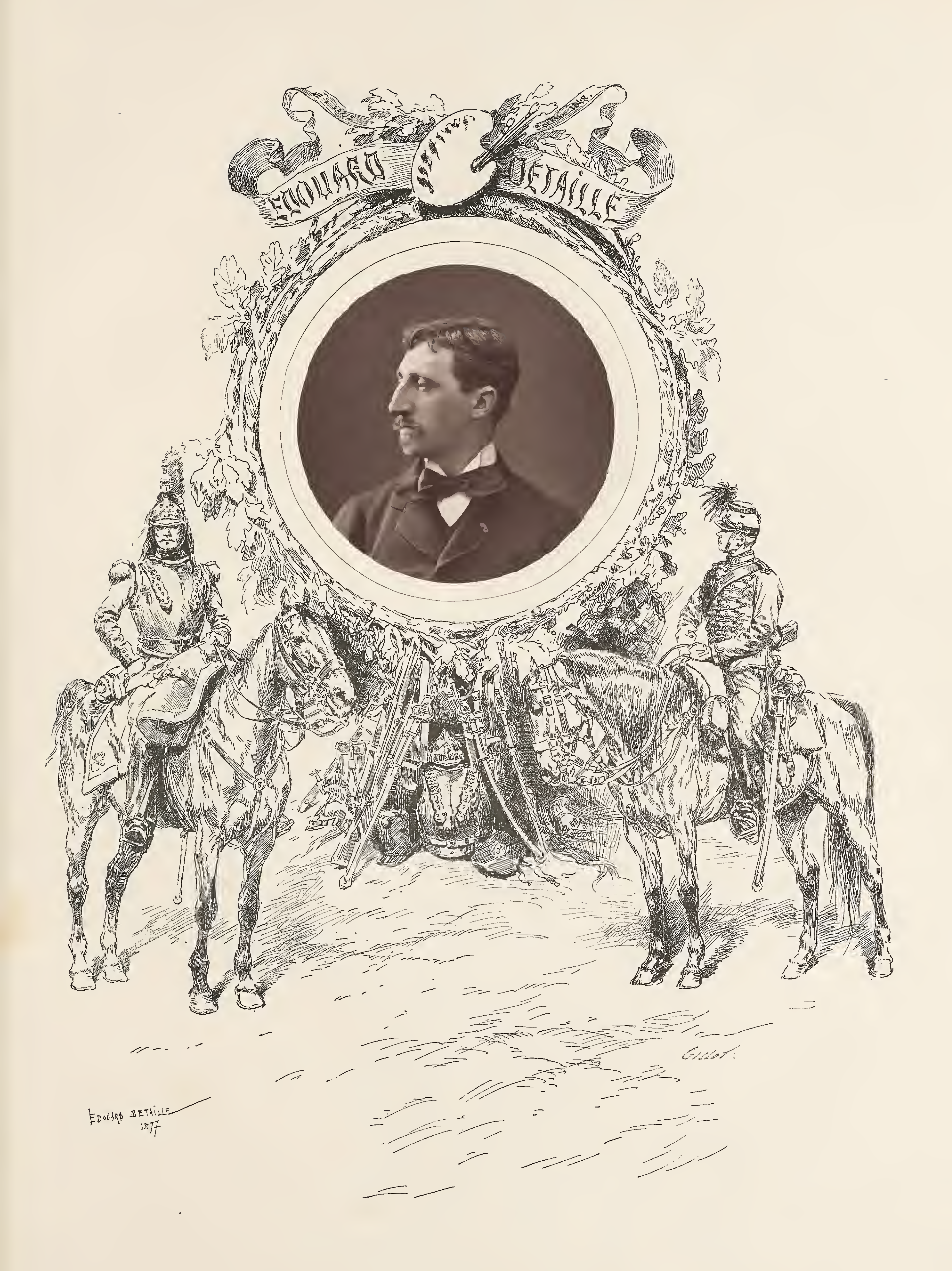
Je vous serre
cordialement la main et
suis bien à vous — votre dévoué

A. de Neuville

CATALOGUE DES ŒUVRES DE DE NEUVILLE

1859. — *Le 5me bataillon de Chasseurs à la batterie Gervais,* (18 juin 1855.) 3me médaille.
1860. — *Garibaldi à la bataille du Volturne.*
1861. — *Chasseurs à pied de la garde à la tranchée devant Sébastopol.* 2me médaille.
1862. — *Un Rendez-vous de chasse dans la forêt de La Neuville.*
1863. — *Une Sentinelle avancée.*
Faust et Valentin.
1864. — *Les Chasseurs à pied de la garde et le 2me Zouaves dans les rues de Magenta* (bataille de Magenta).
1865. — *Mort du général Espinasse à Magenta.*
1867. — *Bataille de San-Lorenzo.*
1869. — *Chasseurs à pied traversant la Tchernaïa.*
1870. — *Chasseur à pied* (clairon).
Infanterie de ligne (clairon).
1871. — *Intérieur d'une chaumière à Yport.*
Une Jeune fille au puits.
Une Lessiveuse.
Femmes d'Yport attendant sur la plage le retour des pêcheurs.
Le Puits de la Place d'Yport.
Un Jeune mendiant.
Un Plat de poissons.
La Promenade du soir dans une ville de province.
1872. — *Bivouac devant le Bourget après le combat du 21 décembre 1870.*
Bateaux sur la grève au soleil.
Entrée d'une ruelle à Yport.
Un Cabestan.
Une Plage à l'heure du bain.
Le Calvaire d'Yport.
Laveuses sur les rochers à mer basse.
Bateau goudronné à grand feu.
Un Chemin creux.
Une Plage après la pluie.
1873. — *Les Dernières cartouches.*
Les Ramasseuses de varech.
L'Escalier du port.
L'Appel du mousse.
La Cigarette du chasseur.
Mobile en faction dans la neige.
La Lessive au soleil,
Une Ruelle à midi.
Cavalcade sous la Falaise.
Les Traînards du bataillon.
1874. — *Combat sur une voie ferrée.*
Loisirs de garnison.
Une Tranchée sous Paris.
Surprise aux environs de Metz.
Combat sur les toits (Floing, près Sedan).
Un Pionnier prussien.
Caporal clairon de Chasseurs.
Un Chasseur.
Un Dragon.
Trompette de Dragons.
Un Artilleur.
1875. — *Attaque par le feu d'une maison barricadée et crénelée* (Villersexel).
Le Mot d'ordre.
Jeune mobile.
Sergent porte-fanion (Chasseurs à pied).
Sergent porte-fanion (Infanterie de ligne).
Portrait du vicomte René de S..., commandant les mobiles de la Nièvre.
Caporal de Chasseurs boutonnant ses guêtres.
1875. — *Volontaire d'un An* (5me Dragons).
Une Vieille brisque (5me Dragons).
Une Politesse à l'Ancien.
Le Repos pendant la manœuvre.
Un Sapeur de planton.
Mobile au repos.
Sentinelle perdue.
Marin dans la tranchée.
Attaque dans une rue de Village en plein soleil.
Un Dragon (ancienne tenue).
Chasseur à cheval (petite tenue).
Un Zouave.
Un Turco.
Un Franc-Tireur.
Un Bavarois.
Sergent de Zouaves.
Sapeur du Génie.
Poste d'observation dans un grenier de Champigny.
Chasseur à pied essuyant sa baïonnette.
Turco sous la neige.
Un Hussard (7me régiment, tenue de 1830).
Bavarois (tenue d'hiver).
Le Soir de Frœschviller.
1876. — *Chasseur de la garde impériale* (1er empire).
Un Officier de mobiles devant la suiferie du Bourget.
Prisonniers allemands dans l'église de Villersexel, le lendemain de la bataille.
Un Mobile breton.
Clairon d'Infanterie de ligne.
La Courte-échelle.
Un Mobile parisien.
Un Fantassin prussien.
Porte-fanion d'Infanterie de marine.
Porte-fanion de Chasseurs à pied.
La Pipe du caporal.
Caporal-clairon de Zouaves.
L'Escalade.
Un Renseignement.
Un Poste dangereux.
1877. — *La Passerelle de l'usine de Styring.*
Surprise au petit jour.
Sapeur de Chasseurs à pied.
Un Tambour.
Un Sapeur de la ligne.
Clairon d'Infanterie de marine.
Caporal-clairon (chasseurs à pied).
Portrait de M. P. Deroulède.
Clairons au repos.
Un Trompette de Hussards.
Chasseurs à pied faisant l'exercice.
Une Vedette de Hussards.
Pose d'une sentinelle avancée.
Un Officier de Uhlans.
Un Officier d'Etat-major.
Portrait de M. Georges Berthaut, officier d'ordonnance du duc d'Aumale.
Qui-Vive?
Un Courrier intercepté (estafette de uhlans arrêtée par des francs-tireurs).
De Montbéliard à Strasbourg — en route pour les prisons allemandes.
Une Sentinelle avancée indique sa route à un officier d'Etat-major.
Une Visite d'un général aux avant-postes (en voie d'exécution).

DETAILLE


EDOUARD DETAILLE
Gillot.
EDOUARD DETAILLE
1877



DETAILLE



'IL en était des peintres heureux comme des peuples heureux, de qui l'on a dit et redit cent fois après Fénelon, qu'ils n'ont pas d'histoire, voilà une vie qu'il faudrait renoncer à conter. Detaille appartient, en effet, à ce groupe de jeunes artistes que quelque bienfaisant Génie — peut-être dans le but de raffermir le courage de ceux qui luttent et de rendre l'espoir à ceux qui désespérent — semble avoir, dès le berceau, touchés de son aile et qui s'en vont tout droit, par les sentiers fleuris de l'art, à la célébrité et à la fortune.

Admirablement doué par la nature, Detaille n'a eu qu'à laisser s'épanouir, dans une douce atmosphère de bien-être et de calme, ses brillantes qualités natives. Sa vocation a pu s'affirmer et grandir à l'aise, sans rencontrer jamais devant elle quelqu'un de ces implacables obstacles contre lesquels viennent se heurter sans cesse — et se briser souvent — tant de vocations naissantes. Rien ne lui a manqué : ni les sages exhortations d'un père qui s'applaudissait de ses étonnantes aptitudes pour le dessin, ni les précieux enseignements d'un maître illustre entre tous, ni les utiles avis d'amis éclairés, ni les sévères jugements de la critique.

Il y a tantôt dix ans qu'About disait de lui, dans la *Revue des Deux-Mondes* : « Je vois poindre un jeune élève de Meissonier qui pourrait bien passer maître un jour. » Depuis longtemps la chose est faite et Detaille vient seulement d'atteindre sa 29e année ! Vous voyez que c'est un peintre heureux.



Detaille est né à Paris le 5 octobre 1848. Vers les cinq ou six ans, ses instincts artistiques se manifestaient déjà par une ardeur folle à collectionner des feuilles d'images : La maison paternelle en était littéralement encombrée. Tous les jours, avec cette ponctualité chronométrique qu'il a toujours apportée dans tous les actes de sa vie, Detaille se faisait conduire devant l'étalage d'une vieille marchande, qui tenait boutique en plein vent, au coin de la rue Neuve-des-Capucines et du Boulevard, — là même où fût l'ancien ministère des affaires étrangères, — des plus fulgurants produits de l'imagerie d'Epinal. Il y restait planté des heures entières, absorbé dans la contemplation des petits troupiers à deux sous la feuille, ravissant toutes les commères et les bonnes du quartier par sa connaissance approfondie des armes, des uniformes et des grades. Impossible de mettre son impeccable science en défaut! On avait beau changer les feuilles, les tourner et les retourner, jamais il ne lui arriva de prendre un voltigeur pour un grenadier et réciproquement ; si bien qu'après avoir épuisé toute la série des plus machiavéliques épreuves, bonnes, commères et marchande ne manquaient jamais de s'écrier en chœur : « Vous verrez que ce petit-là sera un peintre de soldats !... »

C'est ainsi qu'en ces siècles de prose se prédisent les destinées!

Detaille grandit et sa rage de collectionner se changea bientôt en une ardente passion pour le dessin. Ses progrès étaient si rapides, il avait acquis, en peu de temps, une habileté et une sûreté de main tellement surprenantes, que sa famille émerveillée, loin de chercher à mettre obstacle à de si brillantes dispositions, ne chercha au contraire qu'à les encourager. Mais comme il est de tradition indiscutable, dans un certain monde, qu'on ne saurait être même un bon peintre sans avoir été, au préalable, un mauvais bachelier, il fut décidé que Detaille suivrait, jusqu'à complet achèvement de ses études, les cours du Lycée Bonaparte, aujourd'hui Lycée Fontanes. On convint implicitement cependant, qu'à la condition qu'il fit consciencieusement sa besogne d'écolier, on ne contrarierait pas trop cet insurmontable désir qui le tourmentait de crayonner sans cesse. Il faut rendre d'ailleurs justice à l'élève : ses devoirs étaient toujours élaborés avec un soin extrême et ses leçons imperturbablement sues ; mais, sitôt que l'attention du maître s'était détournée de lui, il retournait dare-dare à son occupation favorite. Les professeurs, qui avaient le mot, le laissaient le plus souvent dessiner tout à loisir. Il est tel d'entre eux cependant qui, plus sévère ou mieux avisé, confisquait impi-

toyablement le croquis, après s'être toutefois prudemment assuré du coin de l'œil, en voyant Detaille en recommencer un autre, qu'il était bien et dûment achevé. Il y a par le monde des collectionneurs habiles !



Detaille atteignit ainsi sa 17e année. Ses études terminées et l'inévitable parchemin conquis, il sollicita de son père l'autorisation, — aussitôt accordée — de ne plus s'occuper que de peinture. Lorsqu'il s'agit de faire choix d'un maître, un ami de la famille s'offrit à le présenter à M. Meissonier, non pas pour proposer au grand peintre de le prendre comme élève, mais pour solliciter simplement de lui une lettre de recommandation et d'introduction auprès de M. Cabanel, dans l'atelier duquel Detaille avait songé à entrer.

J'ai dit que notre jeune artiste avait eu tous les bonheurs. Continuez à en juger. Il se trouva que par aventure, et pour quelles raisons? je l'ignore, M. Meissonier était en froid avec son collègue de l'Institut. « Je ne puis » vous recommander à Cabanel en ce moment, » dit-il à Detaille; ce serait courir le risque de » vous être plus nuisible qu'utile, mais revenez » me visiter quelqu'un de ces jours et appor- » tez-moi vos croquis. »

A quinze jours de là, Detaille s'installait dans l'atelier de M. Meissonier et, sous l'œil de ce maître habile, se mettait au travail avec toute la ferveur d'un prosélyte de 17 ans.

Les premiers mois d'apprentissage lui semblèrent singulièrement rudes. Dans la masse incalculable des dessins que lui avait présentés son nouvel élève, M. Meissonier avait relevé de bonnes et incontesbles qualités de nature : une grande dextérité, une touche délicate et ferme, un sentiment très-vif de la composition, de l'esprit et une mémoire prodigieuse; toutes choses qui sont bien la marque d'un véritable tempérament artistique. Par malheur, ces très-précieux avantages étaient gâtés par une exécution incorrecte, superficielle et toute de fantaisie, dans laquelle l'étude sérieuse de la nature et du squelette

humain n'avait aucune part. Il fallait à tout prix combattre ce chic alerte, cette facilité verveuse, dont on s'était si fort émerveillé dans le cercle des familiers et des amis, puis ramener aux règles élémentaires de l'art ce talent exubérant et d'instinct qui avait poussé à la diable, comme un jeune sauvageon, ses racines en pleine terre. Apprendre la grammaire à qui se croit un lettré, ce n'est pas là chose facile ! Nul, mieux que M. Meissonier, n'était capable de mener à bien cette difficile entreprise. Il enjoignit à Detaille de ne garder aucun souvenir de ce qu'il avait fait jusque-là et le mit résolument, pendant quelques mois, à l'étude du nu, lui faisant reproduire servilement certains détails insignifiants en apparence de l'ossature humaine, l'arrêtant des journées entières sur un morceau du torse, sur la musculature d'une jambe ou d'un bras, le forçant à rendre avec une minutie scrupuleuse l'anatomie et le jeu d'un membre, émiettant devant lui, en menue monnaie de conseils, les trésors incomparables de son art, l'initiant enfin à cette science fondamentale et immuable de la construction humaine, sans laquelle l'artiste le mieux doué et le plus ingénieux, ne saurait donner à un personnage le mouvement et la vie.



Au bout de ces quelques mois d'arides et sérieuses études, les sages enseignements du maître avaient porté leurs fruits; le talent de l'élève, dressé à cette rude école, commençait à acquérir quelque chose de cette harmonieuse précision, de cette sûreté de trait et de cette pureté de lignes qui font de Meissonier le plus admirable dessinateur de notre époque.

En même temps qu'il apprenait à dessiner, il avait appris à peindre et à composer : il n'exposait cependant qu'en 1867 — c'est-à-dire deux ans après son entrée chez son maître — son premier tableau l'*Intérieur de l'atelier de M. Meissonier*. C'était une bonne et consciencieuse étude, sentant un peu l'écolier, et qui n'obtint pas plus d'attention qu'elle n'en méritait. Les Saloniers du temps, qui en parlèrent, se plurent à y reconnaître de sérieuses qualités; une exécution fine et sincère, et un heureux souci du détail.

Pendant l'hiver de 1867 à 1868, le maître et ses élèves entreprenaient, de compagnie, un voyage dans le midi de la France, sur le littoral de la Méditerranée. De cette excursion date la première toile importante du jeune peintre, celle où, pour la première fois, il s'essayait à rendre le mouvement et les attitudes variées d'une scène militaire : je n'ai pas vu les *Cuirassiers ferrant*

SALON DE 1877

—

Salut aux Blessés !



Peint par Edouard Detaille

Photogravure Goupil & Cie

leurs chevaux sur la route d'Antibes, je ne peux donc que consigner ici l'avis qu'en donna un critique autorisé : c'était « un tableau pittoresque, animé, aux physionomies bien traitées ».

Au Salon de 1868, Detaille exposait sa *Halte de Tambours*, ce tableau fut très-apprécié, d'abord par son modèle qui le lui acheta et ne consentit à le lui rétrocéder plus tard qu'à la condition qu'il lui en



ferait un autre, ensuite par le public et la presse. On en loua sans réserve la pittoresque et vivante allure, la disposition ingénieuse, l'observation très-fine et la coloration distinguée.

Le Repos pendant la Manœuvre (camp de Saint-Maur), qui fut exposé en 1869, sortit d'emblée notre artiste de la foule et en fit un peintre renommé. « On dit qu'il a vingt ans, ce jeune homme, disait M. About dans *la Revue des Deux-Mondes*, où n'arrivera-t-il pas s'il continue ? Il a l'esprit, il a la verve, il sait les secrets de son art comme un maître ; il connaît les mouvements, les mœurs, les grimaces du troupier comme un vieux colonel ; bon paysagiste, d'ailleurs, et nullement embarrassé de loger ses figures

en bon air, sur un terrain solide, à l'ombre de vrais arbres. Son souvenir du camp de Saint-Maur est le coup d'essai d'un jeune Cid ni plus ni moins. »

De son côté Théophile Gautier s'écriait : « Quelle finesse ! quelle observation ! et quelle entente des allures militaires chez ce jeune homme qui est un maître à l'âge où les autres ne sont encore que des élèves !... »

De fait, *le Repos pendant la Manœuvre* était, sans contredit, une des toiles les plus remarquables du Salon de 1869 et c'est à bon droit qu'elle en fut une des plus remarquées.

Detaille ne fut pas long à en acquérir la douce certitude : amateurs et marchands se mirent bientôt à sonner à sa porte un joyeux carillon. Cette année 1869 est peut-être celle où il a reçu le plus de commandes et celle où, par une conséquence naturelle, il a le plus produit : il termina successivement, et dans un intervalle de quelques mois à peine, les tableaux suivants : *une Lecture de journaux dans un jardin public; le Plan de campagne,* toile amusante et bien peinte; *un Coin de café* et des *Incroyables,* deux tableaux qui ont à la fois, et ce très-léger défaut de serrer d'un peu trop près les procédés du maître, et ce très-grand mérite de rappeler toutes ses qualités, *un Général aux avant-postes* et *des cuirassiers à l'ordonnance de 1797,* deux excellentes aquarelles.



Malgré tout le bruit qui se faisait déjà autour de son nom, et bien qu'il eut compris qu'il lui était devenu nécessaire de se séparer de M. Meissonier, Detaille éprouvait quelque ennui à quitter cet atelier où le maître avait dirigé ses premiers travaux, encouragé ses premiers pas, applaudi à ses premiers succès... Sa nature douce, calme, un peu timide, se fut, longtemps encore, accommodée à vivre sous cette docte et chère tutelle. M. Meissonier fut le premier à lui conseiller de prendre un atelier et de s'y installer au plus vite. « Vois-tu, mon cher enfant, lui disait-il, tu n'as plus rien à gagner à rester ici : tu as assez de talent pour te passer désormais de mes conseils, et cependant, si tu continuais à travailler avec moi, on ne manquerait pas de dire qu'ils te sont encore indispensables. Donc, quittons-nous. »

Docile à l'avis de son maître, Detaille allait, à quelques temps de là, prendre pied dans un coquet atelier de la rue Blanche, qu'il quitta deux ans après pour s'installer dans l'hôtel même qu'habite aujourd'hui son ami de Neuville, rue Legendre.

Pendant l'hiver de 1869-1870, Detaille exécuta son tableau *le Combat entre les Cosaques et les Gardes*

d'honneur (1814) qu'il exposait au Salon de 1870. Cette toile, que je placerai au nombre de ses meilleures, fut cependant l'objet de critiques assez vives. On reprochait à l'artiste, ce qu'on lui a d'ailleurs pour d'autres œuvres souvent reproché depuis — je ne dis pas que c'est tout à fait sans raison — de s'être laissé emporter trop loin par un amour exagéré du détail et d'avoir nui à l'ensemble de son tableau en donnant à certains morceaux accessoires une importance qu'ils ne comportaient pas. J'ai trouvé, en son temps, comme aujourd'hui, le reproche excessif. On ne peut pas faire qu'un peintre ne travaille pas suivant sa manière et, la plupart du temps, ses défauts seront l'exagération même de ses qualités : il n'aura pas su s'arrêter à temps, et voulant faire mieux, il aura cessé de faire bien. C'est ce qui a lieu pour beaucoup d'artistes de la jeune école et ce qui est arrivé quelquefois à Detaille. Il se distingue entre tous par une science admirable du dessin et un amour passionné de l'exactitude ; il est la correction, la conscience, la précision même; il étonne par la justesse de son regard et l'implacabilité de sa mémoire; j'oserais presque dire qu'il a un objectif dans l'œil : avec des qualités de ce genre il est aisé de verser de temps en temps dans l'excessive recherche, le fini à outrance et la minutie, mais je ne m'en soucierai sérieusement, que si la composition du tableau, son exécution ou son effet ont eu à en souffrir. Or, pour *le Combat des Gardes d'honneur*, il n'en est rien. Je revois, quant à moi, dans un transparent et froid paysage d'hiver, sous un ciel gris qu'estompent les branches frêles des bouleaux, sur un sol neigeux et durci par les gelées, cette poursuite ardente et muette, ces cavaliers qui se heurtent, ces chevaux qu'emporte un galop furibond éperonnés par la fureur et l'épouvante, et je retrouve au fond de ma mémoire la vive et saisissante impression que j'en ai ressenti. Gautier n'a-t-il pas dit d'ailleurs de ce tableau que « c'était une vraie merveille d'exécution ? »



Au printemps de 1870 Detaille avait entrepris avec Vibert, Leloir et Berne-Bellecour un voyage en Algérie ; les touristes étaient revenus par l'Espagne rapportant de leur tournée aux merveilleux pays du

soleil et des grands ciels bleus, des croquis et des études sans nombre. Hélas! une réalité cruelle devait bientôt leur faire oublier ce beau rêve et les enlever, pour longtemps, aux séduisantes impressions qu'avait laissé en eux le souvenir de tant de belles choses entrevues!

La guerre venait d'éclater!

Detaille est appelé sous les drapeaux comme garde mobile; il part d'abord, avec son régiment, pour le camp de Saint-Maur; rencontre là du général Pajol, qu'il connaissait de longue date; ce dernier lui offre auprès de lui l'emploi de secrétaire. C'est à Thionville qu'il doit le rejoindre : le temps de faire régulariser sa situation et il y court! Le général est parti de la veille pour une destination inconnue :



Detaille revient à Paris, y retrouve son régiment et sert, pendant tout le temps que dure la campagne, comme simple soldat au 8e bataillon des mobiles de la Seine.

Le soir de la bataille de Champigny un major de l'armée croisa sur l'un des ponts de la Marne un moblot, à la vareuse blanche de givre et à la figure noire de poudre, qui regagnait à pas lents le bivouac, rapportant un casque prussien ramassé sur le champ de bataille.

— Mon garçon, dit le major d'un air bienveillant et paterne, veux-tu me vendre ton casque?

— Permettez-moi de vous l'offrir, docteur, répondit le moblot en saluant avec une politesse et une grâce parfaites...

Le docteur c'était M. Ricord et le moblot c'était Detaille. Pour le médecin comme pour le peintre la journée n'avait pas été perdue. Combien le premier avait-il arraché à la mort de pauvres diables, martyrs inconnus, jetés bas par une balle prussienne! Le second rapportait les croquis de ces deux sombres aquarelles dont l'une représente tout un rang de Saxons fauchés par une mitrailleuse et dormant leur dernier sommeil dans des attitudes fantasques et bizarres, l'autre, le triste défilé d'un convoi d'ambulanciers sur le plateau de Bry-sur-Marne.

SALON DE 1875

—

Le Régiment qui passe

Paris, Décembre 1874

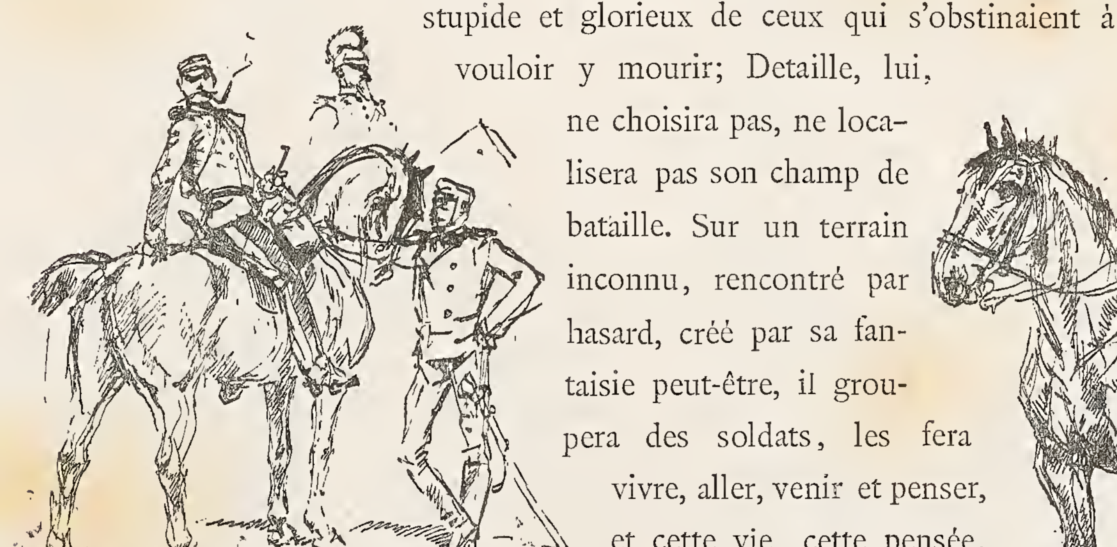


Peint par E. Detaille — *Photogravure Goupil & Cie*



Les événements de 1870-71 firent sur l'esprit de Detaille une impression profonde. Comme ils ont dramatisé, agrandi le talent de de Neuville, de même ils ont donné au sien quelque chose de plus élevé, de plus sincère, de plus ému. Il ne faut pas s'y tromper cependant; si l'impression a été aussi vive, la façon de la traduire sera différente. Elle sera propre au caractère et au tempérament de chacun des deux artistes.

De Neuville est un poète, un raconteur de batailles émouvant et tragique; il anime et dramatise tout ce qu'il touche. Detaille est un observateur et un philosophe qui analyse le fait et cherche à en tirer l'enseignement utile. Chez de Neuville l'exécution sera toujours emportée, violente et, s'il le faut, furibonde. Il a assez de puissance en lui-même pour faire qu'à la vue d'un pioupiou, que son pinceau a jeté sur une toile les bras pendants et l'œil fixe, le spectateur s'arrête ému, sente son cœur se serrer et ses yeux se voiler de larmes. Chez Detaille, au contraire, l'exécution est calme, sincère, précise, rien de plus. Mais quelle admirable vérité dans tous ces mouvements! Quelle justesse d'observation dans toutes ces poses! Quel sentiment du plein air et de l'espace dans ces paysages! Comme tout cela est vu et senti! De Neuville fera l'histoire d'un combat; il rendra la physionomie des lieux où la mêlée a été chaude, où l'action poignante. Il dira le courage héroïque, le sombre désespoir, l'acharnement stupide et glorieux de ceux qui s'obstinaient à vouloir y mourir; Detaille, lui, ne choisira pas, ne localisera pas son champ de bataille. Sur un terrain inconnu, rencontré par hasard, créé par sa fantaisie peut-être, il groupera des soldats, les fera vivre, aller, venir et penser, et cette vie, cette pensée, ce mouvement, l'expression, les gestes et les allures de ses bonshommes les traduiront si bien, que le public ne saura ce qu'il faut admirer le plus



d'un savoir aussi étendu, ou d'une exactitude aussi saisissante. L'époque et le lieu de la scène lui importent peu. Il pourrait au besoin — ainsi qu'il lui est précisément arrivé cette année — les déplacer brusquement tous deux, changer, en un tour de main, uniformes et visages, sans que le tableau en souffre aucunement. Un convoi de blessés ennemis, de toute arme et de tout grade, défile devant un état-major français; gravement, respectueusement chacun se découvre. C'est *le Salut aux blessés*. Hier nous étions en France et ces ennemis étaient des Prussiens; ce sont des Autrichiens aujourd'hui et nous voilà — par ordre — transportés en Italie! Qu'importe? Le tableau valait par le sentiment rendu; le sentiment n'a pas changé et le tableau vaut tout autant. Ne demandez pas à Detaille de vous conter quelque grand *fait militaire* connu : certes il a tout le talent qu'il faut pour le bien dépeindre, mais sa nature, contrainte à se faire violence, courrait risque de s'égarer; priez-le, au contraire, de vous représenter un fait habituel de la *vie militaire*, le défilé d'un régiment par exemple, et avec un admirable talent et une science étonnante, il vous dira comment, quand le *Régiment passe* sur le boulevard, tout mouvement est suspendu sur son parcours, concentré, reporté pour ainsi dire, sur la colonne qui s'avance; comment chacun emboîte machinalement le pas ou le marque sur place, tandis que précédant le chœur des tambours et l'oreille attentive à leurs ras et à leurs flas, une avant-garde de gamins se balance gravement en cadence. Est-ce un fait émouvant qu'il veut vous traduire? Ah! dame! le voici tel qu'il l'a saisi, dans sa terrible réalité : ces Saxons couchés comme des épis sous la faux par une mitraillade implacable, il les a croisés au coin d'un champ de bataille tels qu'ils sont là : blêmes, convulsés et grotesques, sur un sol déchiré, sanglant et nu. De Neuville eut ajouté à cela quelque chose d'émouvant : un blessé qui se soulève, un mourant qui se débat contre la mort; Detaille, non; De Neuville fera l'histoire de la guerre de 1870, Detaille contera l'histoire du troupier moderne.



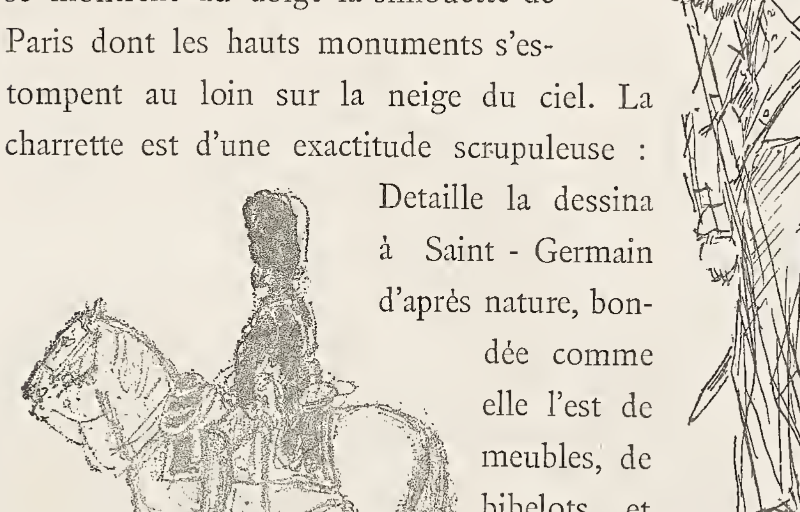


Je ne sais si l'on m'a bien compris, mais il me paraît que l'esthétique de Detaille et celle de de Neuville sont dans ces quelques rapprochements. Ils se ressemblent assez peu pour se

compléter l'un par l'autre, et ils se complètent assez pour représenter à eux deux la jeune peinture militaire française.

Au printemps de 1871, Detaille partit pour la Hollande : quand il en revint, son atelier l'avait échappé belle. La Commune avait failli faire main basse sur tout son attirail militaire, fusils, sabres, uniformes, shakos, etc.

Pendant l'hiver de 1871 à 1872 il terminait son tableau des *Vainqueurs*, que des raisons particulières — la chose fit assez de bruit, dans son temps, pour qu'on s'en souvienne — écartèrent du Salon. Vous vous en rappelez le sujet. Sur une route blanche de neige, des fantassins prussiens à la démarche traînante et lourde, s'avancent précédant une longue file de charrettes qui débordent d'objets volés et de misérables dépouilles. Au premier plan un affeux petit juif, à lévite crasseuse et à figure malpropre explique, à grand renfort de gestes, à deux soldats qui l'écoutent, quel avantage ils auraient à lui céder leur part du butin. Deux autres soldats, le dos tourné, se montrent du doigt la silhouette de Paris dont les hauts monuments s'estompent au loin sur la neige du ciel. La charrette est d'une exactitude scrupuleuse : Detaille la dessina à Saint-Germain d'après nature, bondée comme elle l'est de meubles, de bibelots et de vieux linges. C'est sur de semblables chars de triomphe que nos vainqueurs — qui n'étaient cependant pas des barbares — disaient-ils ! — rentrèrent dans leur morne pays. Brasseur, l'excellent comique, a posé le juif au chapeau monumental assis sur le devant de cet héroïque véhicule.



L'année suivante (1873) Detaille exposa son plus grand succès et sa meilleure toile : *En retraite*. La disposition des personnages en est saisissante, le paysage extrêmement remarquable. Il y a là un effet de fumée dans les bois pris sur le vif et rendu avec une puissance et une vérité surprenantes. Cette année-là vit fleurir à la boutonnière du jeune peintre le ruban de la Légion d'honneur.

En 1874, *les Cuirassiers de Morsbroon* n'obtinrent dans le public et la presse qu'un médiocre succès. Il n'en fut pas de même en 1875 pour *le Régiment qui passe :* incidemment j'en ai parlé tout à l'heure. De ces deux années, je citerai encore : *une Vedette* (1874), *une Surprise dans un château* (1874), *la Défense d'un hangar*, *des Officiers en observation* et *des Officiers interrogeant des prisonniers* (1875) cinq toiles remarquables en tous points.

Detaille avait, au Salon de l'an dernier, une œuvre de premier ordre : *En reconnaissance*. Cette toile et *le Salut aux blessés*, qu'il a exposé cette année, marquent l'épanouissement complet du talent de l'artiste : Toutes les qualités qui mènent à la maî-

trise s'y trouvent réunies ; le procédé s'est modifié, étoffé, élargi : c'est de la solide et de la grande peinture.



Tous ces tableaux, Detaille ne les a jamais entrepris ou terminés, sans consulter respectueusement son vieux maître.

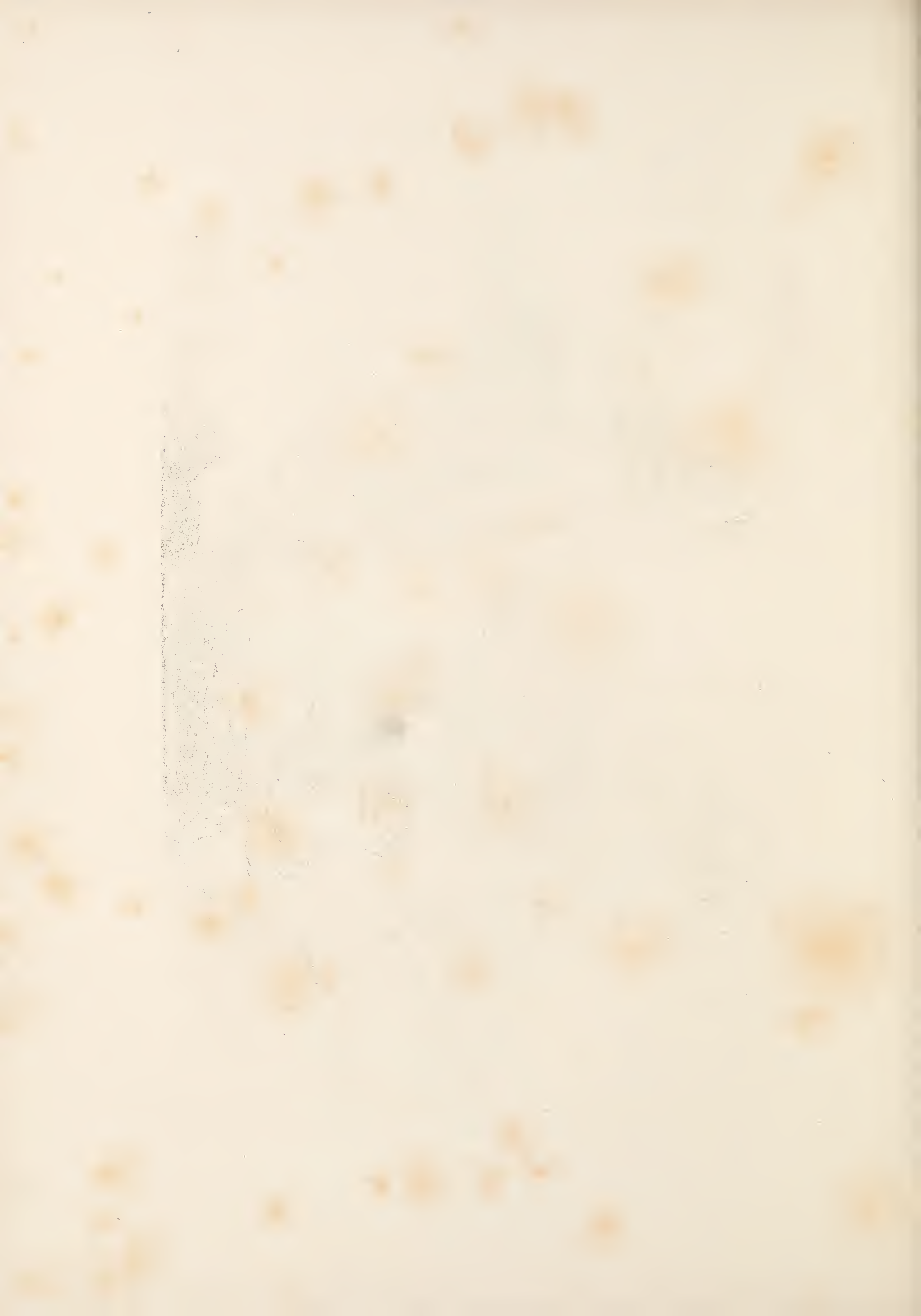
M. Meissonier a conservé pour l'écolier d'autrefois une affection quasi paternelle et se met, avec une bonhomie charmante, à l'absolue disposition de son enfant gâté. Il lui prodigue les sages avis et, parfois même, lui pose ses personnages.

Un jour un visiteur importun fut étrangement surpris de voir émerger le profil vénérable de M. Meissonier derrière le mannequin de cheval qui occupe le centre de l'atelier. Le maître cherchait avec son élève la pose du uhlan mort dans le tableau de *la Reconnaissance*, et il était tout simplement occupé à figurer un cadavre, comme le dernier des modèles, lorsqu'on l'avait si malencontreusement dérangé.

Elève et maître ils demeurent d'ailleurs porte à porte, et l'hôtel de Detaille, — un somptueux réduit d'artiste, — confine à celui que M. Meissonier fait construire, depuis cinq ou six ans, boulevard Malesherbes et dont il change la disposition tous les huit jours. Sitôt que Detaille a besoin d'un avis, il sort de son atelier et l'appelle : le maître accourt aussitôt, se prononce net et retourne au galop à ses serruriers et à ses maçons.

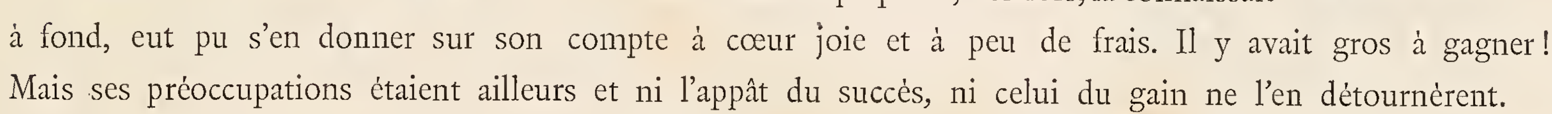
Detaille travaille avec ardeur : j'ai dit qu'il était consciencieux, il l'est plus qu'on ne saurait dire ;





ce n'est pas lui qui consentirait jamais à se séparer d'un tableau dont il n'est qu'à demi satisfait ! Il travaille à ses heures, méthodiquement, lentement, sans brusquer l'inspiration, produisant peu pour produire mieux. Il fut un temps où la vogue était, en peinture comme au théâtre, aux scènes du Directoire. C'était l'époque du prodigieux succès de Mme Angot. En brossa-t-on, bon Dieu, de ces Incroyables ! Seigneur en déshabilla-t-on de ces Merveilleuses ! Ils festonnaient par douzaines à la vitrine des marchands, et, deux années durant, les Salons en regorgèrent. Que voulez-vous ? Le Directoire était très-demandé ; l'étranger se le disputait. Detaille, qui devait, en partie, ses premiers succès à des compositions ayant trait à cette époque et, dès lors, la connaissait à fond, eut pu s'en donner sur son compte à cœur joie et à peu de frais. Il y avait gros à gagner ! Mais ses préoccupations étaient ailleurs et ni l'appât du succès, ni celui du gain ne l'en détournèrent.

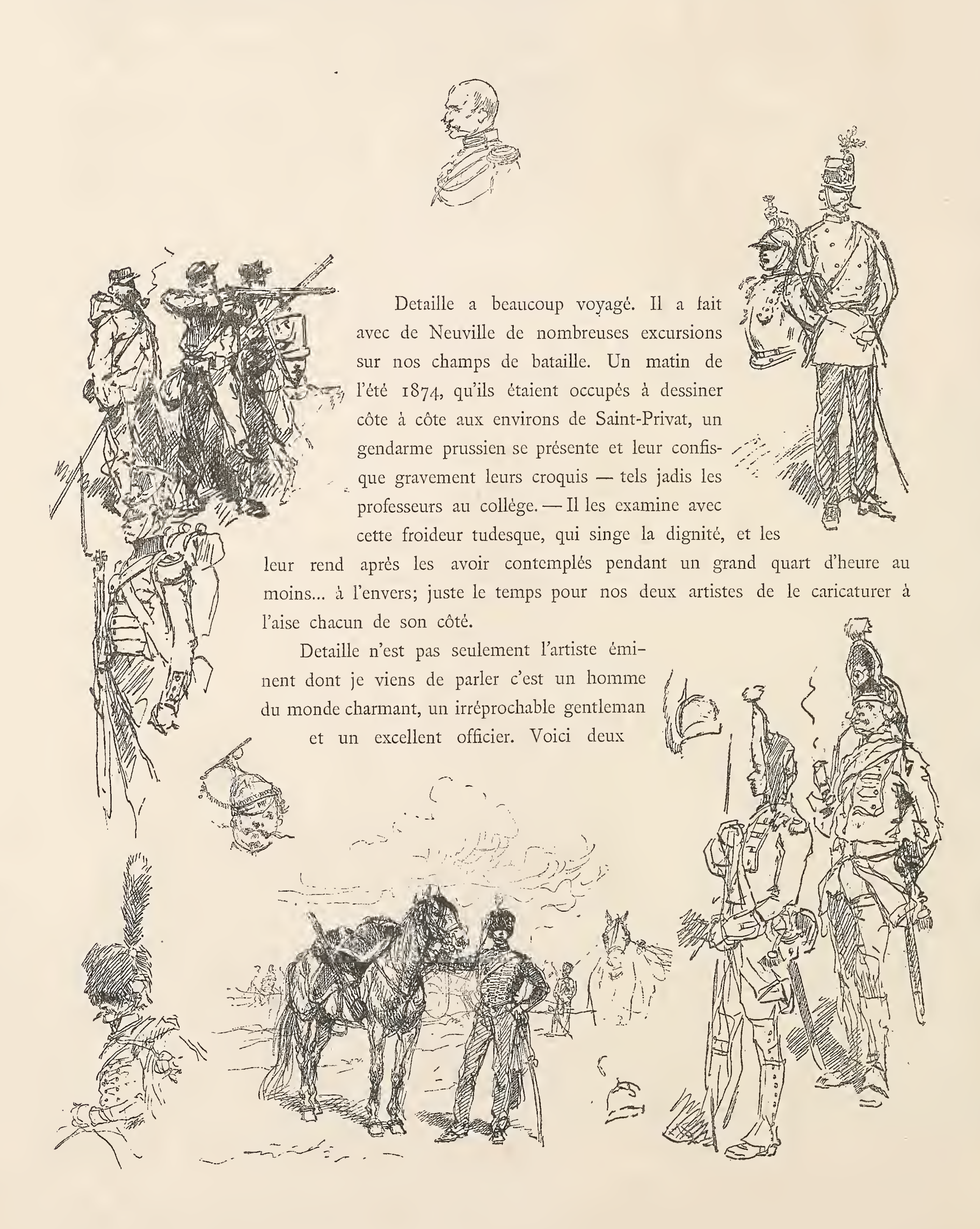






Detaille habite un des plus beaux ateliers de Paris. Un cavalier monté et tout équipé, peut y poser librement. Quand Jacquet vient le visiter c'est à cheval qu'il fait son entrée chez lui. Il possède là tous les modèles de coiffure de l'armée prussienne, de très-curieux bonnets du temps de Louis XIV, des mîtres en cuivre de l'époque de l'empereur Nicolas, des coiffures et des armes de la Restauration et du premier Empire, des équipements étrangers ; tout notre armement moderne, cuirasses, épées, sabres, fusils ; un étincelant arsenal, enfin des choses utiles à son art. Cet atelier situé dans la cour de l'hôtel, communique, par un escalier, à une longue galerie donnant accès, à son tour, dans un vaste salon, bondé, meublé, tapissé de tout ce que le luxe artistique peut rêver de plus séduisant et où le peintre, qui est aussi un collectionneur, a réuni déjà une vingtaine des meilleures toiles de notre jeune école. — Je citerai, dans le nombre, de jolies fantaisies signées Worms, Duez, Vibert,

Leloir, Béraud, Jourdain, etc., etc.; une des plus délicieuses figures que le merveilleux pinceau de Jacquet ait fait éclore; des troupiers de De Neuville et de Dupray, et quelques-unes de ces fortes et robustes études où se prodigue le sérieux talent de Butin.



Detaille a beaucoup voyagé. Il a fait avec de Neuville de nombreuses excursions sur nos champs de bataille. Un matin de l'été 1874, qu'ils étaient occupés à dessiner côte à côte aux environs de Saint-Privat, un gendarme prussien se présente et leur confisque gravement leurs croquis — tels jadis les professeurs au collège. — Il les examine avec cette froideur tudesque, qui singe la dignité, et les leur rend après les avoir contemplés pendant un grand quart d'heure au moins... à l'envers; juste le temps pour nos deux artistes de le caricaturer à l'aise chacun de son côté.

Detaille n'est pas seulement l'artiste éminent dont je viens de parler c'est un homme du monde charmant, un irréprochable gentleman et un excellent officier. Voici deux



années, en effet, qu'après avoir subi de brillants examens, il appartient à l'armée en qualité de sous-lieutenant de la réserve au 20e bataillon de chasseurs à pied, 3e corps, général Lebrun. Il a fait, à ce titre, les grandes manœuvres de 1876. Quand on peint si bien les soldats, on ne saurait manquer d'être bon soldat soi-même. Interrogez ses collègues et ses chefs, tous vous diront qu'il n'est guère de meilleur camarade que lui, d'officier plus zélé et plus ardent à bien faire.

Tel est Detaille. Nature droite et d'une pièce, cœur large, esprit fin et résolu, il plaît à tous ceux qui l'approchent. Aussi a-t-il beaucoup d'amis, de vrais amis, sur lesquels il peut compter, comme à l'occasion ils compteraient sur lui.

Vous voyez que rien ne manque à son bonheur et que j'avais bien raison de dire, en commençant cette notice, que Detaille est un peintre heureux.





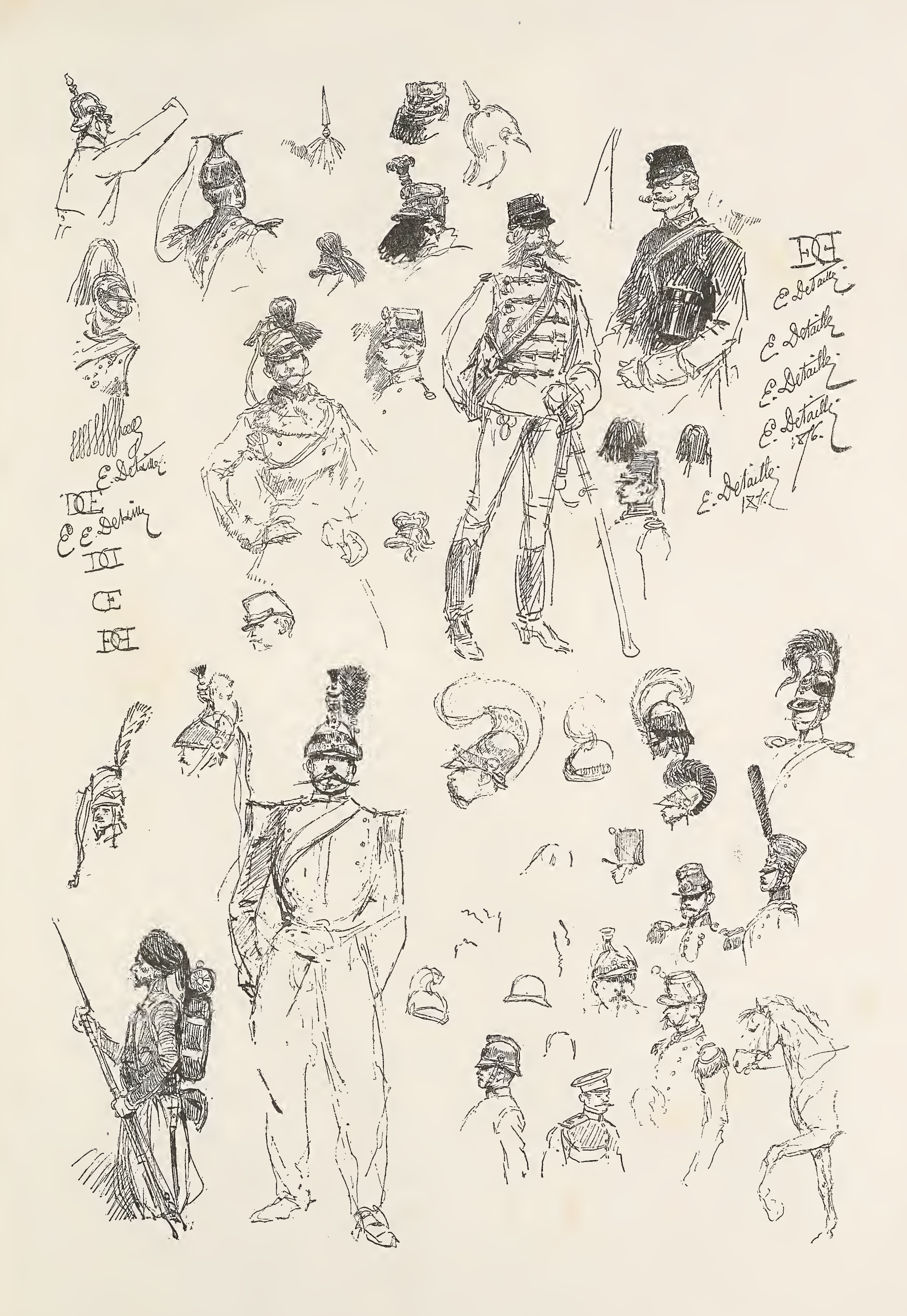
DESSINS & CROQUIS








EDOUARD DETAILLE

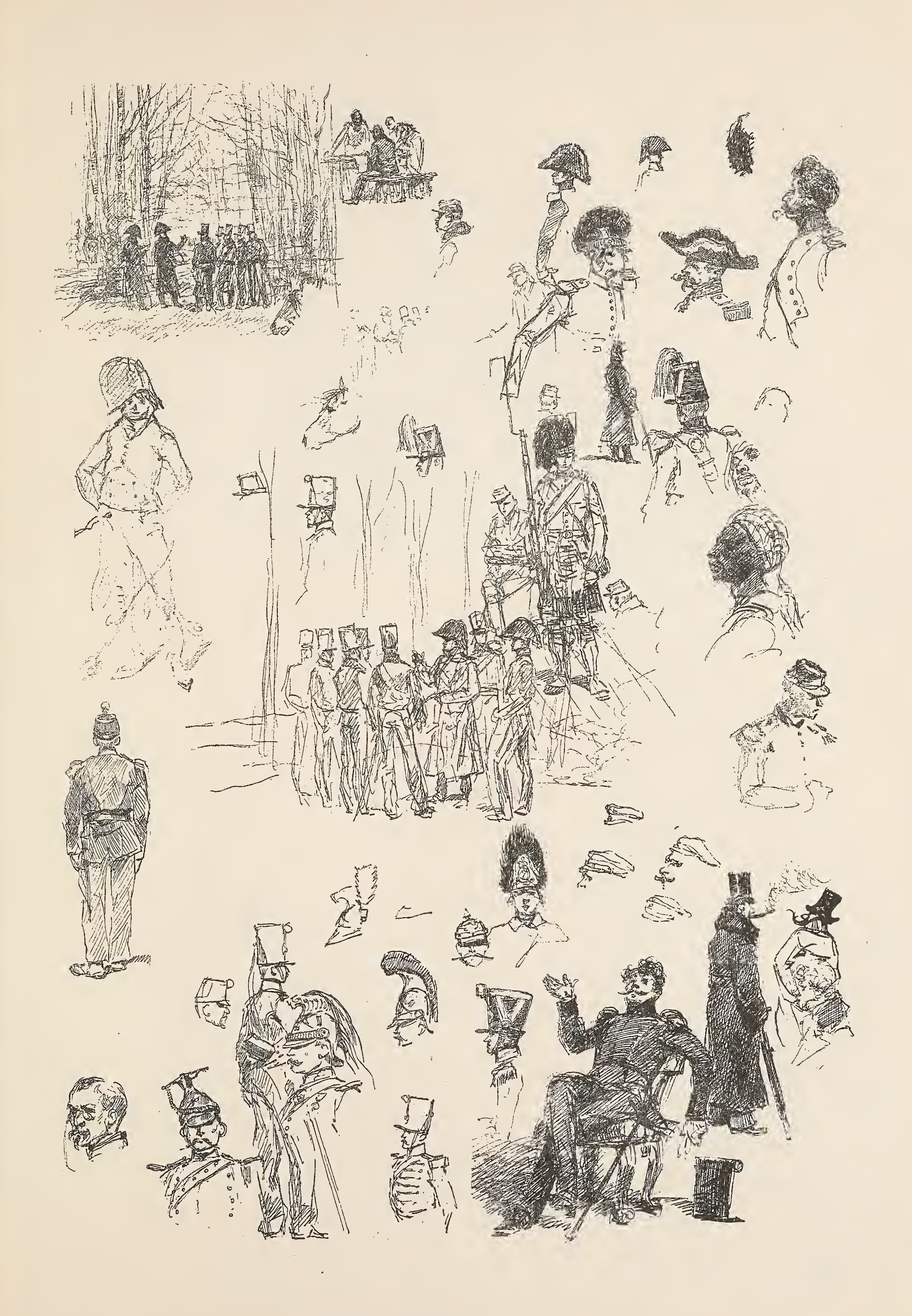

E. Detaille
E. Detaille
E. Detaille
E. Detaille 1876.
E. Detaille















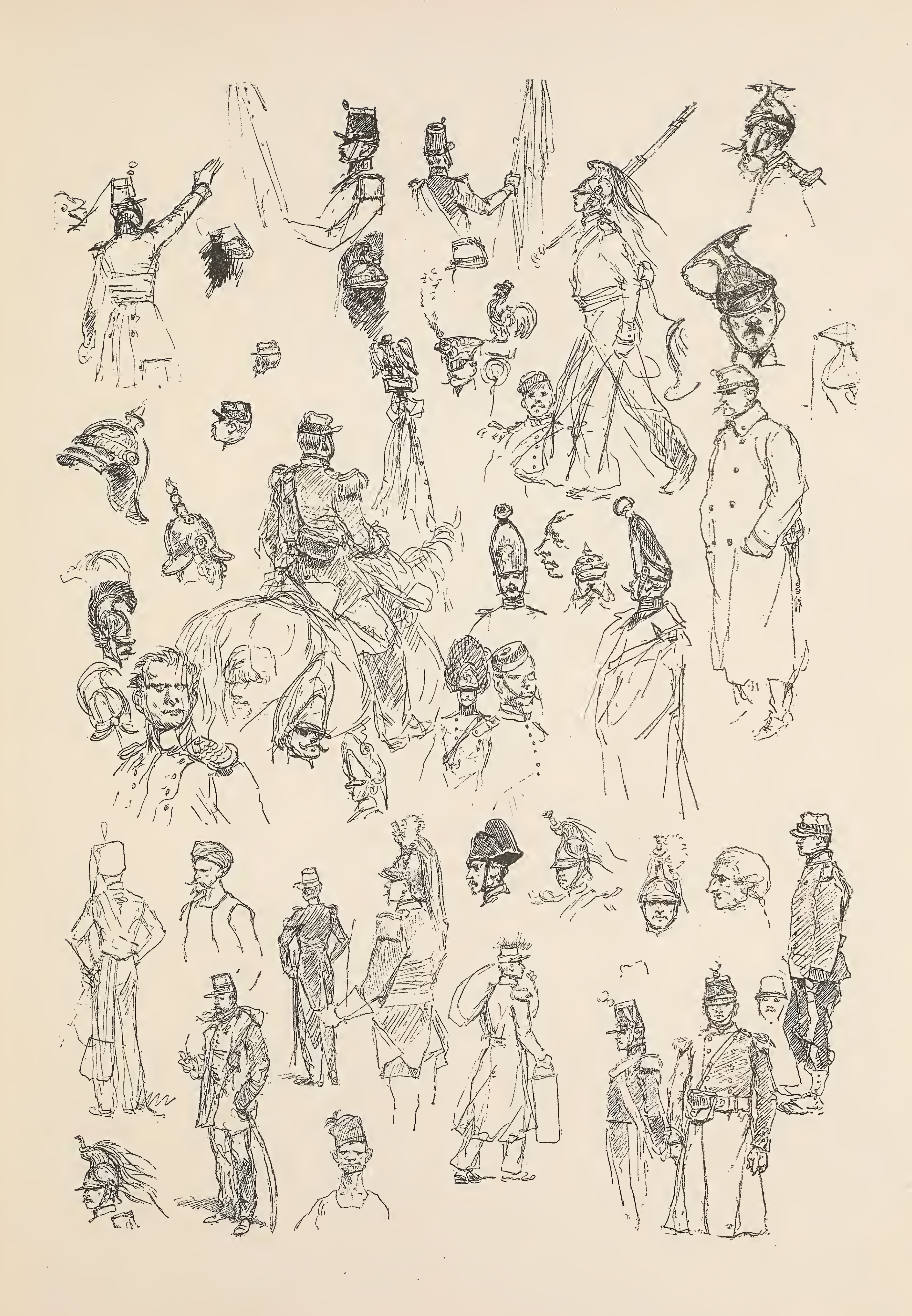







EDOUARD DETAILLE
EDOUARD DETAILLE
EDOUARD
NOVEMBRE 1876







3 Xbre 18[illegible]

Mon cher ami

Voici à peu près le catalogue de tout ce que j'ai fait depuis la fin de 1867 j'ai commencé à faire de la peinture à la fin de l'année 1865 ; je vous ai fait grâce dans cette longue liste d'une foule d'aquarelles et de dessins dont les titres varient peu c'est toujours un fantassin, un cavalier ou un artilleur etc... Je ne vous ai cité quelques choses faisant un peu tableau. Tout cela est, malheureusement pour moi, dispersé bien loin, car je ne puis rien avoir pour l'exposition universelle de 1878 ,, et je ne sais quel parti prendre en présence de tous les refus qui seront invariablement de réponse aux demandes que j'ai faites

Bien à vous

Edouard Detaille

CATALOGUE DES ŒUVRES DE DETAILLE

1867. — *Intérieur de l'atelier de M. Meissonier à Bissy.*
1868. — *Halte de tambours d'Infanterie de ligne.*
Cuirassiers ferrant leurs chevaux sur la route d'Antibes (campagne d'Italie).
1869. — *Incroyables au Luxembourg.*
Le Repos pendant la manœuvre (camp de Saint-Maur en 1868).
Un Coin de café (Directoire).
Plan de campagne (Directoire).
La Lecture des journaux (Directoire).
1870. — *Engagement entre les Cosaques et les Gardes d'honneur* (campagne de 1814).
Officier de Chasseurs de la garde, aquarelle.
Halte de cavalerie, aquarelle.
La Lecture des affiches (Directoire), aquarelle.
Muscadin, aquarelle.
Grenadiers allant à la pêche.
Souvenir du champ de Champigny, aquarelle, dessin.
Tirailleurs saxons morts.
1871. — *Convoi prussien à Triel (Seine-et-Oise).*
Etat-major (Directoire), aquarelle.
Avant-postes de cavalerie, aquarelle.
Lancier de la garde, aquarelle.
Reconnaissance de cavalerie, aquarelle.
Chasseur prussien, aquarelle.
Fantassin bavarois, aquarelle.
Le Bois de Boulogne, éventail.
Camp de cavalerie (1813), aquarelle.
Avant la bataille, aquarelle.
Quatre grands panneaux décoratifs pour décorer un salon: *Grenadier. — Dragon. — Artilleur à pied. — Artilleur à cheval.* (1er Empire).
Le Boute-selle, aquarelle.
1872. — *Nos Vainqueurs.*
Combat sous Paris (appartenant au Musée de Dunkerque).
Chasseurs d'Afrique, aquarelle.
Sept ou huit aquarelles d'uniforme de l'armée allemande
1873. — *En retraite.*
Arrivée des troupes sur le champ de bataille (1806) aquarelle.
Parlementaires.
Mobiles en tirailleurs.
1874. — *Charge du 9me Cuirassiers à Morsbronn.*
1874. — *Général inspecteur sur le champ de manœuvre*, aquarelle.
Une Rue à Montmartre (combat pendant la Commune).
Sapeur d'Infanterie, aquarelle.
Tambour-maître, aquarelle.
Charge de cuirassiers russes et de hussards français (1807).
Portrait de F. Raimbeau, écuyer de l'Empereur.
Portrait du prince A. d'Arenberg en costume de chasse.
La Sortie du quartier (quai d'Orsay).
Surprise dans un château.
Hussard de Brünswick (aquarelle).
Hussard en vedette.
Sapeur du génie, aquarelle.
Clairon des Grenadiers de la garde.
Clairon des Chasseurs à pied.
1875. — *Le Régiment qui passe.*
Officier d'Etat-major interrogeant des prisonniers.
Bavarois, aquarelle.
Gendarme de la Prévôté, aquarelle.
Compagnie d'Infanterie de ligne en reconnaissance.
Défense d'une ferme (souvenir de 1870).
Charge de Hussards (souvenir de 1870).
Hussards en vedette (1800).
Hussards en route (1830).
Cavalier (1770).
1876. — *En Reconnaissance.*
Cuirassier (5me régiment 1816).
Engagement entre Dragons prussiens et Cuirassiers français.
Hussard (8me régiment 1840).
Dragon (1820).
Souvenir du camp de Villeneuve-l'Etang, aquarelle.
La Toilette au bivouac (souvenir des grandes manœuvres).
Hussard donnant à manger à son cheval, aquarelle.
1877. — *Salut aux blessés.*
Sapeur d'Infanterie de ligne.
Hussard, 1er régiment (1785).
Capitaine de hussards.
Le Billet de logement.
Lancier de la garde (1867).
L'Ambulance à la revue de Longchamps, aquarelle.
Le Retour de la manœuvre (Saint-Germain-en-Laye), aquarelle.
Dragons faisant l'exercice à pied.

DUPRAY

DUPRAY





DUPRAY



Le peintre Henri Dupray, s'il eût vécu au temps où Pangloss enseignait à son cher Candide, dans le château de M. le baron Thunder-Ten-Tronck, les lois de la métaphysico-théologico-cosmolo-nigologie, aurait pu fournir au savantissime et très-précieux docteur une preuve nouvelle et triomphante « qu'il n'est pas d'effet sans cause et que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. »

Bien que cet artiste n'ait pas, en effet, de beaucoup dépassé la trentaine, voici quelques années déjà qu'il a pris place, à son rang, dans la petite phalange des peintres *arrivés*. Son talent et son renom vont croissant ensemble, ses toiles sont citées et cotées ; les douces réalités du présent lui font entrevoir dans un prochain avenir des réalités plus douces ; il est de ceux qui vont à Corinthe. Or, cette situation qu'il est donné seulement à quelques très-rares privilégiés d'atteindre, peut-être n'eût-il tenté de la conquérir, sans les quelques accidents qui lui sont survenus et que je vais vous conter.

Dupray est né à Sedan. Avant qu'il vînt au monde, on avait fait choix pour lui d'une carrière. De par la volonté de son grand-père, « un ancien » qui avait semé sa poudre aux quatre coins de l'Europe et, comme dit la chanson, « bataillé du Tage au Volga », c'était chose arrêtée que de l'enfant qui devait naître, — à la condition pourtant qu'il ne fut pas de ce sexe aimable auquel M. Legouvé devait sa mère

— on ferait un soldat. « Si c'est un garçon, avait dit l'aïeul, je m'en charge. » Il peut arriver qu'un vœu se réalise puisque celui de l'aïeul se réalisa. L'enfant qui vit le jour dans le cours de l'année 1842 était non-seulement du sexe désiré, mais encore c'était un gars robuste, bâti à chaux et à plâtre, qui promettait à la patrie un solide défenseur et témoignait déjà, vers les cinq ou six ans, d'un goût très-vif pour l'état auquel on l'avait destiné — sans le consulter.

Dupray se trouvait être, d'ailleurs, dans les conditions les plus favorables pour que s'éveillât et grandit en lui la vocation militaire. A la maison paternelle, les exhortations et les récits guerriers du grand-père tout vibrant encore des grandes émotions jadis ressenties ; au dehors, le continuel spectacle des scènes de la vie du soldat.

Sedan est ville de garnison. Elle n'est pas, à vrai dire, ainsi que certaines places de guerre que l'on cite, une façon de vaste prytanée militaire où, dans chaque maison, les générations qui s'en vont préparent les générations qui viennent au métier des armes. Pourtant on y naît un peu soldat. Dans ces mornes chefs-lieux d'arrondissement où l'on traîne l'existence monotone, fade et languissante de la province, la présence d'un régiment est comme une aubaine. Tous ces soldats qui passent et repassent, marquant le pas, tambourinant, claironnant et faisant tapage sont la distraction constante de la bourgade, son animation et sa gaîté. Sitôt que les exercices ou les travaux du quartier ne les réclament plus, tourlourous ou cavaliers se répandent dans la ville et se mêlent à la population. Le café des officiers est le lieu de rendez-vous de la jeune bourgeoisie. L'élément militaire et l'élément civil y fraternisent chaque soir, sous les espèces du piquet, de la poule au billard ou du domino à quatre : le colonel en est l'oracle, *l'Annuaire* et *le Moniteur de l'Armée* les publications les plus demandées.

La vie y est, pour ainsi dire, réglée militairement. On se lève quand « la *diane* au quartier fredonne sa fanfare » ; à l'*heure de la soupe* on se met à table, la *retraite* donne aux gens d'âge le signal du coucher et l'*extinction des feux* précipite au logis les retardataires. Passé dix heures les boutiques sont fermées ; le quartier s'est endormi et la ville aussi. Seuls, de loin en loin, quelques cabarets laissent échapper de leurs devantures, sur l'inégal pavé des rues, de larges nappes de lumière qui font tache dans la nuit. Le silence n'est troublé, deci delà, que par les propos, les chansons ou les rires de quelques citadins attardés, le battement rapide d'une botte qui n'avait que la permission de dix heures, le traînement plein de nonchaloir d'une latte à qui la permission de minuit a donné le loisir de s'attarder dans tous les bouchons du voisinage. Et puis il y a la musique ! Les concerts militaires ! le dimanche, sur la place de l'Hôtel-de-Ville, sous le *patis* ou le *mail;* les jours de grande fête, à l'église ! Puis encore les cavalcades de la mi-carême et les carrousels à la fête patronale du Saint ! Jusqu'au calendrier qui devient militaire ! Le numéro des régiments remplace le millésime des années ; on ne dit plus : « C'était cette année-ci, cette année-là ou cette autre », on dit : « C'est à l'époque ou nous eûmes le 6e dragons ou le 4e hussards ou le 25e de ligne. » Le 6e dragons ?... Le 25e de ligne ?... Attendez donc... Mais, oui... Soudain tout un passé s'éveille, le fait prend date certaine, il n'y faut plus revenir.



Dupray grandit au milieu des soldats. Il allait peu à l'école, beaucoup aux exercices. Il les connaissait tous, les suivait ponctuellement du « Garde à vous » au « Formez les faisceaux » et reconduisait régulièrement, en avant des tambours, le régiment à la caserne. Il était l'ami des officiers, les sapeurs lui souriaient dans leur barbe, et quand la canne-major, daignait, de ses hauteurs abaisser vers lui un regard chargé de bienveillance — tel le rhéteur Paulus lorsque la danseuse Mœlenis accrochait aux siens ses longs regards — « il nageait dans le ravissement ».

A dix ans on le conduisit à Paris et on le mit au collège Sainte-Barbe. Ce n'était pas un piocheur. Il eût certainement aimé à connaître, par le menu, les hauts faits des grands troupiers de l'antiquité, mais il fallait en aller demander le récit à Plutarque ou à Salluste et cela le refroidissait à leur endroit. En revanche, il était possédé de la rage de dessiner sans cesse et comme il avait déjà la main trés-leste, l'improvisation facile et l'imagination vive il contait aux marges de ses livres — c'est la régle — toutes les scénes militaires, vues ou écoutées, dont sa mémoire était pleine.

Il était aussi de première force à tous les exercices du corps. Enragé cavalier surtout. Ce fut son malheur. Un jour des vacances de l'année 1859 qu'il galopait dans la forêt de Montmorency il fit, avec son cheval, une chute terrible. Bête et cavalier rentrèrent au logis clopin-clopant. D'abord il cacha l'accident à sa famille : mais un moment vint où les douleurs qu'il endurait furent si vives qu'il ne lui fut plus possible de se tenir debout. Il fallut bien conter la chose. Voilà la maison désolée ! Le médecin, mandé en toute hâte, déclara que le fémur était fendu, qu'il y avait nécrose et qu'en raison de cette aggravation du mal, causée par le manque de soins, la guérison serait pénible et lente.

Dupray garda le lit onze mois. Onze mois — onze siècles ! — pendant lesquels il dût s'interdire tout mouvement brusque, modérer jusqu'aux moindres gestes, borner son horizon aux murs d'une chambre de malade, ou, par quelque belle et chaude journée, au petit coin de paysage ou de ciel bleu encadré par la fenêtre ouverte ! Toute cette activité, toute cette vie dont il débordait, il les dépensa en lui-même et, le corps se refusant à agir, l'esprit se mit à penser. Ayant, par bonheur, conservé la libre disposition de ses mains, Dupray pouvait se livrer à l'aise à son occupation favorite. Il s'y donna tout entier. Il dessinait avec fureur, entassant croquis sur croquis, page sur page, album sur album. Si bien que, ses dispositions naturelles aidant, il arriva bientôt, par cette gymnastique constante, à savoir assez pour deviner ce qu'il lui fallait encore apprendre. Il n'avait, jusque-là, dessiné que de chic ou d'après des modèles classiques et des livres. Il s'aperçut bien vite que le seul moyen de bien reproduire un objet est de le reproduire d'après lui-même, et que l'étude sincère et consciencieuse de la chose qui s'offre à vous, si insignifiante et si vulgaire qu'elle puisse être, vaut

mieux que la plus minutieuse copie du dessin le plus compliqué et le plus savant. Dès lors, tout lui fut bon à portraire. Le mobilier tout entier de sa chambre y passa, puis ce fut le tour des parents et des visiteurs. Qui venait le voir s'en retournait croqué. C'est ainsi que s'écoula tout le temps d'une longue et douloureuse convalescence.



Le jour où, grâce à sa constitution robuste, grâce aux soins vigilants dont on l'avait entouré, Dupray vit s'ouvrir enfin les portes de cette prison, — la plus sombre de toutes! — qu'on appelle une chambre de malade, fut un de ces jours fortunés que les Romains pour qui, paraît-il, la vie n'avait pas non plus que des sourires, marquaient pieusement d'une pierre blanche.

Par malheur, il fallait dire adieu aux beaux projets d'avenir jadis caressés par l'aïeul. Dupray était guéri mais il boitait. La carrière militaire était désormais fermée pour lui.

C'est le premier accident.

Ayant pris son parti de ne pouvoir être soldat, Dupray se dit qu'il serait peintre. Cette résolution fut saluée par les parents d'une longue et unanime clameur de réprobation. Cette pauvre peinture, elle est la bête noire des familles! Peintre! Je vous demande un peu! Le beau métier que voilà! quand il est si aisé d'amasser honorablement, en dix ans, une ronde fortune dans le commerce ou l'industrie! Pour

couper court à la série des récriminations et des objurgations, notre artiste se laissa docilement placer dans un magasin. Il y resta six mois, tout juste, après lesquels son patron, qui trouvait inutile et dangereux de conserver plus longtemps un employé qu'on rencontrait dessinant partout, jusque sur les comptoirs, tandis que le client se morfondait à la boutique, s'empressa de le rendre à l'affection des siens.

Second accident : le premier l'avait enlevé à l'armée, celui-ci l'enlevait au commerce.



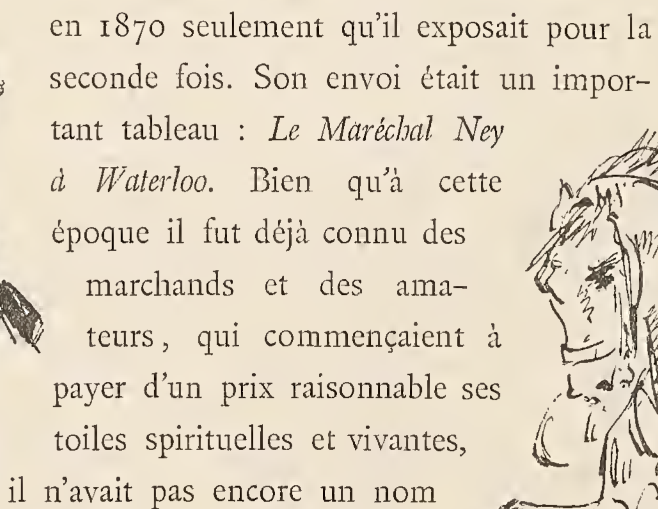
Son père, qui était depuis longtemps venu se fixer à Paris et y tenait un établissement commercial de quelque importance, le prit alors avec lui et le mit au dessin industriel. Pendant deux années Dupray exécuta, avec conscience et résignation, des modèles de cachemire qu'on échantillonnait au métier Jacquart. En même temps, il suivait les leçons de Cogniet, et, lorsque l'atelier de ce dernier se trouva fermé, il passa, avec la plupart de ses élèves, dans l'atelier de Pils. Incertain encore de la voie qu'il suivrait, il se laissait aller insouciamment au courant des choses lorsqu'un événement imprévu vint le prendre au collet et le jeter aux réalités de la vie. A la suite de pertes endurées, la fortune paternelle, quoique fort honorable encore, se trouvait pourtant assez amoindrie pour qu'il dut songer à vivre de son travail. Le temps n'était plus de rêver! Il fallait faire des petits soldats, et les bien faire, pour les bien vendre. Se sentant le talent à cela, il s'y mit résolûment et gaîment.

Après ce troisième accident, il n'eut plus qu'à suivre sa destinée, qui était de devenir un artiste heureux.



La première toile intéressante qu'il exposa figurait au Salon de 1865. Elle représentait un cuirassier de haute taille en tenue de combat, casque en tête et poing ganté à la hanche. L'œuvre avait fière allure et était d'une exécution solide. Sans grande personnalité, à vrai dire, elle semblait inspirée, dans son ensemble, des soldats de Géricault.

Cinq années s'écoulèrent sans que son nom reparut au livret. C'est en 1870 seulement qu'il exposait pour la seconde fois. Son envoi était un important tableau : *Le Maréchal Ney à Waterloo.* Bien qu'à cette époque il fut déjà connu des marchands et des amateurs, qui commençaient à payer d'un prix raisonnable ses toiles spirituelles et vivantes, il n'avait pas encore un nom dans le gros public. Son *Maréchal Ney* le sortit de la foule et le mit en lumière.



La guerre survint. Comme de Neuville et Detaille, il la vit de près; comme eux il en rapporta une ample et douloureuse moisson de fertiles enseignements et d'ineffaçables souvenirs. Pendant ces huit

mois, dont le souvenir pèse encore sur nous comme celui d'un épouvantable rêve, tous — et chacun dans sa sphère — nous avons appris bien des choses! Tant pis pour ceux qui de cette école du malheur sont revenus sans rien savoir, ou, de ces leçons cruelles, n'ont rien retenu! Pour le génie de nos artistes, elles ont été fécondes, et, semblables à ces fleurs qui poussent sur des tombes, de belles œuvres telles que *les Dernières cartouches* ou *le Gloria victis* sont nées de nos désastres. Dupray sut, lui aussi, les mettre à profit. Elles aiguisèrent son esprit, mûrirent son jugement et le firent pénétrer plus avant dans l'étude et la connaissance des choses.



En 1872, il obtint une seconde médaille avec *la Grand'garde aux environs de Paris*. La scène est dans un village de la banlieue. Une compagnie de mobiles a pris possession des maisons abandonnées qui bordent les deux côtés de la route. Sifflant et grondant, éventrant les murs, déchiquetant les toits, abattant les cheminées et couchant les arbres, un ouragan de fer et de plomb la balaie sans relâche. Cependant le commandant veut faire parvenir un ordre aux soldats qui occupent les maisons voisines. Deux fois déjà il l'a tenté, deux fois, sur le milieu de la chaussée, les messagers ont roulé frappés à mort. Un troisième vient de s'élancer et la traverse en courant. Pressés sur le pas des maisons, ses camarades le suivent d'un regard anxieux.

Ce tableau, d'un effet saisissant, eut un grand et légitime succès.

Deux ans plus tard (1874), Dupray exposait un nouvel épisode de la campagne de Paris. Il représentait *l'Amiral La Roncière Le Nourry aux avant-postes du Bourget*. En fouillant dans les cartons de l'artiste, nous avons eu la chance de retrouver quelques croquis qui le rappellent. Voici l'amiral *La Roncière* retenant

à temps de la main sa casquette, qu'un irrespectueux coup de bise allait emporter, et le général Ducrot lui montrant du bout de sa canne la route à suivre. Bien que cette œuvre fut encore plus remarquable d'exécution et de composition que la première, elle ne remporta cependant qu'une 3e médaille. L'Etat, il est vrai, l'acheta pour le Musée de Bordeaux.



En 1876, notre artiste envoyait deux toiles au Salon. La première, vous l'allez retrouver à quelque page voisine. C'est *le Poste de la Place du Marché à Saint-Denis* avec son indolent tourlourou qui, nonchalamment, se balance au candélabre du gaz en attendant son tour de garde et ses pittoresques pioupious qui dorment ou *lézardent* assis, en rang d'oignons, sur le banc du poste. La seconde représentait des *hussards en marche* et voici ce que, dans *la Liberté*, M. de Saint-Victor en disait : « *Le Régiment de hussards en marche* qui dépasse les convois pour se porter en avant, chevauche, en longue file, dans la vaste plaine avec un élan de bravoure vivement saisi. Les figures ne sont qu'indiquées, mais toutes dans le sens du mouvement, dans la justesse de l'allure et de l'attitude. La touche porte, à tout coup, sur ces petites têtes martiales et actives comme un pistolet crânement ajusté. Le ciel est d'une finesse rare. Le terrain, remué par la neige que labourent les pieds des soldats, d'une vérité surprenante; si la peinture militaire avait ses promotions comme l'armée, M. Dupray mériterait de monter en grade et de passer colonel. »

Grandes Manœuvres et *Artillerie légère allant prendre position* ainsi s'intitulaient les deux tableaux que Dupray avait au Salon dernier. Je dirais volontiers que, dans le genre, il est difficile de mieux faire, si je n'avais récemment acquis la preuve contraire devant les deux œuvres qu'il termine pour l'Exposition prochaine.

SALON DE 1876

—

Le Poste de la place du Marché à Saint-Denis (Seine)



Peint par L. H. Dupray

Photogravure Goupil & Cie



Les qualités dominantes du talent de Dupray sont l'esprit et le mouvement. En cela il se rapproche beaucoup de Charlet qu'il semble, avec Raffet, avoir pris pour modèle. Il n'a de ce dernier ni sa simplicité savante, ni son admirable correction, mais il le rappelle par l'élégance et la vérité de ses personnages. Il a l'exécution rapide, la composition facile, un sentiment très-exact des proportions et des distances, ce qui lui permet, pour les œuvres du moins qui n'embrassent pas un trop grand nombre de figures, de procéder tout de suite, et sur des indications très-sommaires, par applications de couleur. Il a vite fait de couvrir sa toile, préoccupé qu'il est, avant tout, de juger de son ensemble et d'arriver rapidement à l'effet voulu. Voilà pourquoi sa manière est parfois un peu lâchée et pourquoi il est souvent arrivé à ses bonshommes de clocher ou trébucher un tantinet. Mais ce sont là de menus défauts dont l'artiste se sera bientôt corrigé et qui n'enlèvent rien — ou presque rien — au mérite général de ses compositions. En revanche quelle vigueur et quelle fraîcheur d'impression ! Que d'esprit dans ces physionomies à peine indiquées, que de mouvement dans ces allures ! Comme tout cela est alerte et vivant ! Quelle touche à la fois grasse et fine ! Vit-on jamais rien de plus enlevé que cette *Batterie* qui s'élance au triple galop de ses chevaux, heurtée, cahotée, les roues posant à peine, ses canons ballottés deci delà avec leurs servants cramponnés à leur siége, vers la position qu'elle a reçu l'ordre d'occuper sur le champ de bataille !

Pour les sujets de composition plus touffue Dupray exécute, d'après le modèle, de rapides croquis de ses personnages qu'il reporte ensuite, au moyen d'un calque, à la place qui leur convient dans le

tableau. C'est merveille, en vérité, de les voir descendre sur la toile, venir s'y joindre à des groupes qu'ils complètent, porter à tous les points du sujet l'animation et la vie, l'emplir bientôt de bruit et de gaieté. L'esprit se plaît à deviner cette pensée agile, à suivre cette main exercée que jamais n'arrêtent les difficultés du dessin et qui se fait un jeu des attitudes les plus diverses, des poses les moins voulues, des gestes les plus fugitifs, des raccourcis les plus audacieux.

Où Dupray excelle particulièrement c'est dans la façon d'asseoir le cavalier. Il est à le mettre en selle, d'une habileté surprenante. Cela tient à ce qu'il connaît le cheval comme pas un. Il faut, pour en bien juger, l'avoir suivi dans son travail. A chaque coup de sa brosse on voit les personnages surgir de la toile et prendre place sur leur monture. Le mouvement du torse et la direction des bras de l'homme suffisent à déterminer la position de la bête et son allure. Or, ce n'est pas chose aisée que de les associer l'un à l'autre, de donner à chacun sa valeur exacte de proportions et de dimensions. Un cavalier monté ne représente pas seulement ces deux sujets distincts : un homme et un cheval; il est un tout, dont les parties doivent s'harmoniser et les éléments s'identifier, dans des combinaisons de mouvement toujours nouvelles et qui varient à l'infini. Cette science ne s'acquiert pas en un jour et je sais, pour mon compte, bon nombre de peintres en renom qui, l'ignorant encore, se trouvent souvent fort embarrassés d'avoir à faire chevaucher tel ou tel de leurs personnages.



Il n'est pas besoin d'avoir l'œil bien exercé pour surprendre aussitôt cette insuffisance de l'artiste. La plupart du temps son cheval aura été emprunté à quelque estampe, copié sur le mannequin ou sur une photographie, la première venue. Il sera banal, lourd, commun, impersonnel, sans caractère ni originalité. Vous vous rappellerez l'avoir vu vingt fois à la première page des journaux d'images, les lendemains de revue à Longchamp ou de courses à Chantilly; le cavalier sera perché sur sa bête, maladroitement, sans élégance et sans aisance. On craindra toujours de l'en voir dégringoler ou qu'il n'en puisse plus descendre. De pareils mécomptes ne sauraient arriver aux figures de Dupray : ses soldats ont fait leurs *classes;* ils ont l'assiette solide, montent de vrais chevaux de chair et d'os, qui vivent et se meuvent sous eux et qu'ils manient avec la dextérité d'un trompette de Wouwermans.

Un bonheur pour Dupray, que l'état de son esprit et de sa nature, faits d'humour et de fantaisie, pousse à l'étude des petits côtés de la vie militaire, ça été de venir précisément à l'époque ou la peinture de bataille officielle et pontifiante tombait en discrédit et cédait la place à la peinture militaire anecdotique. Lorsqu'il commença de peindre, vers 1859, le succès était encore à ces vastes compositions dans lesquelles des bataillons entiers s'entassaient pêle-mêle sur un champ de bataille de fantaisie, encombré, comme à plaisir, de combattants, de blessés, de morts et de mourants. Elles étaient la manifestation dernière de cette peinture de Cour, inventée tout exprès aux siècles précédents, pour perpétuer le souvenir des vertus guerrières des souverains et glorifier leurs faciles triomphes. Cette peinture revit tout

entière dans l'œuvre de Van der Meulen. L'artiste a peint des combats comme Boileau les a chantés, en historiographe à la solde du roi; c'est de l'histoire à la façon du *Passage du Rhin*. Sur une immense étendue de terrain, à des plans et sur des points différents, se meuvent des masses confuses représentant les régiments français et ennemis. L'action paraît engagée; de légers flocons de fumée, flottant deci delà dans l'air, semblent l'attester du moins. Mais la chose importe peu et l'on ne s'en préoccupe guère. Au premier plan, le Roy, en grand costume militaire, caracolant la plume au vent sur « un noble coursier », entouré de la fleur de sa noblesse, quelquefois ayant à ses côtés la favorite et ses Dames, attire à lui tous les regards. Sa grandeur l'attache au devant du tableau, tandis que, tout au fond de la toile, là-bas, dans un vague lointain, ses soldats se tuent — c'est le mot — à lui préparer la victoire.



Cette peinture avait, dans la suite des temps, avec Gros, Vernet, Bellangé, Pils et Yvon — pour ne citer que les plus connus — passé par des manifestions différentes. *La Prise Malakoff* était la dernière production dans le genre, et il s'en fallait de beaucoup qu'elle fût la plus mauvaise. Si Dupray, sur les pas de Pils son maître, s'était engagé dans cette voie de la grande peinture officielle — et son cuirassier de 1865 semblerait assez indiquer qu'un moment il y songea — c'en était fait de son talent; ses qualités d'observation et de finesse, le charme intime de sa composition, son esprit et sa grâce, tout s'y perdait inévitablement.

Fort heureusement pour lui, il se produisait de toutes parts, dans les ateliers et les bureaux de journaux, une réaction salutaire. La peinture militaire officielle était mise à la barre de l'opinion artistique et assez unanimement condamnée. Dans *la Revue française* de 1859, Baudelaire, l'un des premiers, avait ouvert le feu contre elle.

« Ce genre de peinture, disait-il, si l'on y veut bien réfléchir, exige la fausseté ou la nullité. Une bataille vraie n'est pas un tableau; car pour être intelligible et conséquemment intéressante comme *bataille*, elle ne peut être représentée que par des lignes blanches ou noires simulant des bataillons en ligne. Le terrain devient, dans une composition de ce genre comme dans la réalité, plus important que les hommes. Mais dans de pareilles conditions il n'y a plus de tableau, ou, du moins, il n'y a qu'un tableau de tactique et de topographie. M. Horace Vernet crut une fois, plusieurs fois même, résoudre la difficulté par une série d'épisodes accumulés et juxtaposés. Dès lors le tableau, privé d'unité, ressembla à ces mauvais drames où une surcharge d'incidents parasites empêche d'apercevoir l'idée-mère, la conception génératrice. Donc en dehors du tableau fait pour les tacticiens et les topographes, que nous devons exclure de l'art pur, *un tableau militaire n'est intelligible et intéressant qu'à la condition d'être un simple épisode de la vie militaire.* »

Cette théorie a prévalu et, quoiqu'en aient pu dire d'excellents esprits, c'est incontestablement la bonne. On a beau prétendre que si le tableau militaire s'offre aujourd'hui sous un autre aspect, c'est que les événements qui l'inspirent ne sont plus — pour des motifs douloureux à dire — ceux qui



l'inspiraient jadis. De tous temps — dit-on — les grandes toiles militaires ont représenté des victoires. C'est la joie des souverains, qui les achètent, et le plaisir même des peuples, qui les payent, de contempler, entre les dorures d'un cadre immense, des masses d'ennemis culbutés, déconfits et impitoyablement mis à mal, de la gauche à la droite du tableau. Ce sont là, parait-il, des spectacles qui, au lendemain d'une guerre, consolent un peu des grandes douleurs endurées et des cruelles pertes ressenties. On oublie, pour un instant, ce que la victoire a pu coûter au vainqueur, en voyant de quel prix sanglant le peintre la fait payer au vaincu. Or les événements de 1870-1871, si glorieuse qu'ait été la lutte, si héroïque la résistance, ne sauraient prêter à des compositions de ce genre!

La chose est vraie, mais ce qui ne l'est pas moins, c'est que bien avant que la guerre éclatât, une importante évolution que jadis Charlet, et plus tard Bellangé, Raffet, et Pils même, avaient pressentie, s'était opérée dans l'art militaire; qu'il avait pris, avec les idées nouvelles, une forme nouvelle; qu'il est aujourd'hui plus intime et plus réel, n'ayant nul souci d'un champ de bataille que l'artillerie et la mousqueterie modernes ont élargi et divisé et qui n'est plus nulle part étant un peu partout; qu'il s'en tiendra désormais, quoiqu'il arrive, à l'anecdote et à l'épisode; et, dédaigneux de la masse, la fuira désormais pour aller droit au groupe et à l'homme. — L'œuvre tout entière des trois jeunes peintres dont je viens de vous entretenir, est là pour l'attester.

Dupray n'eut pas à contraindre sa nature pour s'engager dans la nouvelle voie tracée. Son tempérament et ses instincts l'y poussaient! Il devint vite le peintre humoriste des petits troupiers, l'amusant et spirituel conteur des scènes militaires. Dans le genre il s'est acquis une réputation grande et méritée : le charme toujours grandissant de ses œuvres affirme sa personnalité et accroit son renom.



Il occupe en ce moment rue d'Amsterdam, au rez-de-chaussée d'un pavillon donnant sur une cour et des jardinets, un vaste et spacieux atelier. Des vêtements militaires et des armes en sont tout l'ornement. — Sur une large cymaise sont entassés des études, des esquisses, des croquis, et nombre de ces toiles charmantes qui vous sourient, quand vous passez, à la vitrine des marchands. — Il travaille du matin au soir, allant de l'une à l'autre, ne s'interrompant de peindre que pour bourrer une pipe ou serrer la main d'un ami qui vient ou s'en va.

Il a donné, une fois de plus, raison au mot de M. de Buffon. L'homme est, ainsi que son talent, spirituel, aimable et sincère.



Mon cher Ami

Voici une liste de
ce que je me souviens
avoir commis : j'en
passe et pas des
meilleurs.

A vous

J. Dupirou

CATALOGUE DES ŒUVRES DE DUPRAY

1869. — *Le Maréchal Ney à Waterloo.*
1872. — *Grand'garde aux environs de Paris.*
Matelot pendant le siége de Paris.
Convoi de prisonniers (bataille de Villers).
Les Fusiliers marins au Bourget.
1873. — *Une Visite aux tranchées.*
Ronde de l'amiral commandant le secteur (siége de Paris).
Un Petit poste d'Infanterie en province.
Pompier de Paris après un incendie.
1874. — *Le Général Ducrot et l'amiral La Roncière le Noury à la croix de Flandre.*
1874. — *Général inspecteur passant la revue d'honneur.*
1875. — *Régiment de lanciers de la garde en route.*
Chasseurs à cheval au trot par une pluie battante.
1876. — *Régiment de hussards en marche* (campagne de 1870-71).
Poste de la place du Marché à Saint-Denis.
Un Petit repos pendant la manœuvre.
Avant la revue.
1877. — *Grandes manœuvres d'automne.*
Batterie d'artillerie légère allant prendre position (armée de Metz).
Gendarme au cabaret.



